

Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 117 • Décembre 1965 • 2 F.



*Les Américains avaient voté
contre la guerre pour Johnson*

← **Résultat**



Vous voulez rester des exploités ? Alors votez
Vous voulez une armée et des guerres ? Alors votez
Vous voulez une police et des coups ? Alors votez

7092520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE D'ÉTUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Écrire : 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe samedi 4 décembre, à 17 heures précises, 110, passage Ramey, Paris (18e).

Ordre du jour :
— Nos prochaines conférences ;
— Cours de formation anarchiste ;
— Formation d'orateurs ;
— Nos projets d'affiches ;
— Divers.

Le quart d'heure du militant par JACQUES SOREL.
 permanence du groupe chaque samedi, de 17 h à 18 h, au local : 110, passage Ramey, Paris (18e).
 Pour tous renseignements, téléphoner à ORN. 57-89.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
 Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES.
 Pour tous renseignements, écrire à Jacques Sorel (J.R.A.), 110, passage Ramey (Paris-18^e).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
 Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
 Ce groupe se réunit chaque semaine dans le 13^e arrondissement.
 Pour tous renseignements, écrire au camarade PEREZ Richard, Poste restante, Paris 118.

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
 Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

REGION PARISIENNE

ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
 Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

AULNAY

GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS
GROUPE LIBERTAIRE

Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville, à Montreuil.

VERSAILLES

GROUPE FRANCISCO FERRER
 Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE

GROUPE ANARCHISTE
 Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON

Formation d'un groupe anarchiste. Écrire à Jacky BLACHERE, route de Griffon, VALREAS (Vaucluse).

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
 Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.

Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à Ph. JACQUES, 21, rue Magnan, BORDEAUX.
 Pour l'École rationaliste F. Ferrer et le B.I. : SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.
 Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE

GROUPE HAN RYNER
 Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

CHALONS-SUR-MARNE

Un groupe libertaire se fixe pour tâche de divulguer les idées de la Fédération anarchiste dans la Marne et en formation à Châlons.
 Pour tous renseignements, écrire à Georges BOUFFET, poste restante, Châlons-sur-Marne.

EVREUX

GROUPE LIBERTAIRE DE LEURE
 Pour tous renseignements, écrire à LEBEVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRENOBLE

GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
 S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LORIENT

GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

LYON

GROUPE ELISEE RECLUS
 Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Lorrivé, LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE

Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

LILLE

GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
 S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MARSEILLE

Pour prendre contact avec les groupes **MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE**, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (18^e).

MONTLUÇON-COMMENTRY

GROUPE ANARCHISTE
 Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER

GROUPE ANARCHISTE
 Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Volait, MONTPELLIER.

NANTES

GROUPE FERNAND PELLOUTIER
 Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaures, NANTES (Loire-Atlantique).

LORRAINE

GROUPE ANARCHISTE
 Sections de Metz et Thionville
 Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liasons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

OYONNAX

GROUPE LIBERTAIRE
 S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris 11^e).

NORMANDIE

GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)
 Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.

GROUPE JULES DURAND

A Rouen, les exposés-débats publics auront lieu, désormais les 2^e mercredis du mois au café Le Château d'Écau, place De Gaulle à 21 heures.
 S'adresser à A. Douquet, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN.
 Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

SAINT-ETIENNE

GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freyre, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

SAINT-NAZAIRE

Un groupe anarchiste va reprendre ses activités. Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16, rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG

GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE

GROUPE LIBERTAIRE
 Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES

Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hokim, VANNES (Morbihan).

F.A. TRESORERIE

Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations ou C.C.P. de la Trésorerie.
 Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ou 12 francs par an.
 Nous vous rappelons également que les budgets de la CAISSE DE SOLIDARITE et du FONDS D'ÉDITION sont autonomes, nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds Caisse de Solidarité et Fonds d'édition.
 D'avance merci !
 Fougeret James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), C.C.P. 7 334-77 Paris.

ACTIVITÉS DES GROUPES

FEDERATION ANARCHISTE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

jeudi 16 décembre à 20 heures 30
salle de la Mutualité
24, rue Saint-Victor, PARIS (métro Maubert-Mutualité)

REUNION PUBLIQUE
sous la présidence de Maurice JOYEUX

LES JEUNES VOUS PARLENT

Les jeunes devant l'actualité politique
par Jacques SOREL
(Groupe des jeunes révolutionnaires anarchistes)

Les jeunes et le problème social
par Jean AVERNES
(Groupe des jeunes révolutionnaires anarchistes)

Les jeunes et la culture
par Ramon FINSTER
(Groupe Jules Valles)

Les jeunes et la guerre
par Claude MICHEL
(Groupe Durutti)

La Fédération anarchiste et les Jeunes
par Richard PEREZ (Groupe Louise Michel)

LE GROUPE LIBERTAIRE « JULES VALLES »

organise vendredi 17 décembre à 21 heures précises, salle Trétaigue 7, rue Trétaigue, Paris (18^e) (métro : Joffrin ou Marcadet-Poissonn.)
Une veillée poétique et artistique avec de jeunes poètes et auteurs compositeurs et le concours assuré de ANDRÉ VALARDY du Cabaret de l'Ecluse

Sommes reçues du 20 septembre au 20 novembre 1965

Groupe Amis du M.L. : 50 ; Groupe des Liasons Internationales : 300 ; Groupe de Lorient : 75 ; Groupe Amis du M.L. : 50 ; Groupe de Versailles : 14 ; Groupe Amis du M.L. : 50 ; A. Gilbert : 3 ; Lucien Vernière : 6,40 ; Collino-Lixière : 50 ; Castillon : 15 ; Millot Guy : 60 ; Bernier Louis : 5 ; Castillo Nord : 23,50 ; A.D. Sur : 30 ; Lopeyre A. : 100 ; Mureau Jeanne : 10 ; Bernor André : 5 ; Freydrue Henri : 5 ; Ezzeoni : 3 ; Lauront : 20 ; Bachem : 10 ; Desmoulins : 31 ; Roppert et Carles : 10 ; Panier : 8,05 ; Claudine Lemoine : 5 ; L.M. Marliut : 5 ; Germain Pierre : 10 ; Hebrard Jean : 10 ; Quer Gérard : 10 ; Mok : 15 ; Laurier L. : 20 ; Peleccia : 8 ; Weinachter : 18,50 ; Tetreinoire : 70 ; Coria : 4 ; Albert Auguste : 10 ; Proust Pierre : 3,50 ; Lurton : 30 ; Houchot : 1 ; Rouard Lucien : 10 ; Laberthe : 10 ; Delpon : 2 ; Florac : 10 ; Ancione Lino : 6,50 ; Blin Voltaire : 5 ; Cousin : 10 ; Cova : 2 ; Maurice Bouvret : 30 ; Piemme Fernande : 6 F.

Fédération Anarchiste (Commission syndicale)

Les camarades syndicalistes désignés par le dernier Congrès sont priés d'assister à la réunion de la Commission syndicale qui aura lieu :
DIMANCHE 12 DECEMBRE
à partir de 9 heures du matin
110, PASSAGE RAMEY, PARIS-18^e

A propos des cours de formation anarchiste

A la suite de la parution de nos communiqués dans le Monde Libertaire (octobre et novembre), des camarades ont estimé que le terme de « formation » était incompatible de l'esprit de notre mouvement.

C'est pourquoi il est utile que nous apportions les précisions suivantes.
Nous avons adopté le mot « formation » dans l'acception du Petit Littré : « développement complet de l'être », le développement complet du militant et du sympathisant. Nous n'avons pas voulu former ces derniers selon l'image d'une tendance particulière, mais au contraire, leur dispenser des notions aussi complètes que possible et représentatives de toutes les tendances de notre mouvement.

Ces notions, les camarades peuvent, bien sûr, les trouver dans les colonnes de notre journal, dans les conférences, débats, colloques de la F.A., et dans les ouvrages de nos penseurs. Mais une telle étude est longue et risque de lasser. C'est pourquoi les Cours de Formation Anarchiste veulent être une préparation à l'approfondissement ultérieur de la pensée anarchiste, ils veulent faciliter le travail des camarades.

Le mode d'enseignement adopté, les cours, répond parfaitement au besoin qu'éprouvent de nombreux camarades, d'acquiescer assez rapidement toutes les notions de base des grandes tendances de l'Anarchie. En possession de tous les éléments principaux, ils pourront, d'une part, entreprendre la discussion, la mise en question de ces notions, d'autre part, être en mesure de répondre valablement à leurs compagnons d'ateliers, de bureaux, de facultés qui leur demandent souvent ce qu'est l'Anarchie.

La série des cours de l'année 1965-66 est donc organisée de manière à aborder l'étude des grandes tendances, sans entreprendre une discussion de la valeur de ces tendances. En 1966-67, les cours porteront sur les principaux représentants de notre mouvement, puis l'année suivante sur l'histoire du mouvement français et international ; les camarades seront ainsi en mesure d'entreprendre à leur tour, une étude, une recherche constructive.

Nous souhaitons, si le succès de ces cours est assuré, que cette initiative de notre groupe s'étende à toutes les régions du pays, car elle est d'un intérêt certain pour la F.A.

Bernard STEPANYK.

P.S. — Le prochain cours aura lieu jeudi 2 décembre à 19 h 15 (110, passage Ramey, PARIS-18^e). Suivre le Féderaliste, par Ch.A. Bon Temps. Jeudi 9 décembre, même heure, même adresse : Historique de la F.A. et sa structure, par M. Joyeux.

PRÈS DE NOUS

FOYER INDIVIDUALISTE d'Études Sociales
Le dimanche 19 décembre à 14 h 30
café St-Séverin, 3, place St-Michel (métro St-Michel) à Paris

ALIMENTS MIRACLES et MIRAGES PUBLICITAIRES
par A. GAUSSEL
Réunions du Foyer tous les vendredis soirs à 20 h 30

MOUVEMENT INDEPENDANT DES AUBERGES DE LA JEUNESSE
Les groupes du M.I.A.J. réunis en Congrès les 30-21-10 et 1^{er} novembre aux Longevilles (Doubs) ont examiné le problème de la laïcité compromise actuellement par les réformes gouvernementales.
En conséquence, le M.I.A.J. a défini à nouveau sa position.

Le Mouvement Indépendant des Auberges de la Jeunesse :
— Affirme son idéal laïque tel que peuvent le concevoir des individus épris de liberté ;
— affirme son soutien aux mouvements regroupés autour du C.N.A.L. luttant pour que triomphe la laïcité ;
— condamne la politique gouvernementale subventionnant l'enseignement confessionnel ;
— estime notamment inefficace toutes démarches telles que lettre, pétition, vœux ou motion non suivis d'un mot d'ordre d'action ;
— se prononce pour une action concrète telles que manifestations de masse jusqu'à l'abrogation de la loi Baranger.

M.I.A.J., 7, rue Pierre-Girard, PARIS (19^e)

COMMUNIQUE

LE DEPOT ANNEXE DE MARSEILLE DU CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHES SUR L'ANARCHISME, recherche en vue de compléter ses collections et de pouvoir faire relier un certain nombre de numéros des revues suivantes :

REVUE ANARCHISTE (série fondée par Sébastien FAURE), manquent les nos 5 (mai 1922) et les nos 12, 13, 14, 15 et 21 (oct. 1924) et suivants.

REVUE ANARCHISTE (série « Cahiers mensuels d'étude et d'action »), manquent les nos IV (mars 1930) XVI, XVII, XIX, XXII, XXIII, XXV et suivants.

CONTROVERSE (Louis LOUVEUX (sic)), manquent les nos 4, 5, 6, 8 et suivants.

NOIR ET ROUGE : manquent les nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 19, 20.

VOLONTA : (en italien), manquent les numéros :
Anno III : manque le numéro 11 ; Anno V : manquent les numéros 6, 7, 10 ; Anno VI : manque le numéro 12 ; Anno VII : manquent les numéros 1, 2, 12 ; Anno IX : manque le numéro 11 ; Anno XI : manquent les numéros 3 et 12 ; Anno XII : manque le numéro 3 ; Anno XV : manquent les numéros 2 et 6.

Faire offre ou envoyer directement à : René BIANCO, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (11^e).

MITTERRAND, DE GAULLE ou l'abstention ?

Sommaire

N° 117 - Décembre 1965

Page

Propos subversifs

par Le Pere PEINARD	5
A rebrousse-poil	5
par P.-V. BERTHIER	
Clins d'œil	5

En France

On frappe des Hommes à Uzès	7
par HEMEL	
Télé-Censure	16
par G.-L. GERARD	
Nos Suiveurs	16
par M. LAISANT	
A bas la loi de 1920	16
par DELAMBERT	

Syndicalisme

Les comités d'Entreprise et la trahison de la gauche	4
par J.-P. DURAND	
La grande division des Travailleurs III. L'Utopie Unitaire	7
par M. PREVOTEL	

Dans le Monde

Des héros et des hommes	5
par G. SHAAFS	
Danang, d'un correspondant au Vietnam	5
Informations internationales et actualités anarchistes	10 et 11
par le G.L.I.	

Histoire

Une expérience : la Commune de Cronstadt	6
par Robert CAMOIN	
Les légendes ont la vie dure	6
par PEHEL	

Critique sociale

L'Etat et le Capital	4
Les Elections, les Marxistes et les Anarchistes	12
par Daniel FLORAC	
Propos sur la Télévision	12
par G. LEGROS	
La Guerre révolutionnaire	8 et 9
par M. JOYEUX	

Lettres, Arts, Spectacles

Le livre du mois	14
par M. JOYEUX	
Salut à la poésie	13
par G.-L. GERARD	
La Revue des Revues du cinéma	13
par JEAN ROLLIN	
Radio et disques	15
par J.-F. STAS	
Variétés	15
par Suzy CHEVET	
Critiques de théâtre	15
par Ramon FINSTER, M.L. et G.L. GERARD	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08
Compte postal Librairie Publico Paris 11289-15
Prix de l'abonnement
France : 6 numéros 10,00 F
12 numéros 20,00 F
Etranger : 6 numéros 10,60 F
12 numéros 21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prénoms

Adresse

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant
19 rue du Croissant - Paris (2^e)

L'EDITORIALISTE de « Combat », constatant l'intérêt croissant qu'a pris l'opinion à la campagne électorale pour l'élection présidentielle, dû notamment aux interventions des concurrents à la radio et surtout à la télévision, en conclut que l'abstentionnisme croissant des Français et la dépolitisation déplorée unanimement n'était que l'effet provisoire du régime gaulliste et de ses méthodes de gouvernement et de propagande : « La dépolitisation de la France n'est pas le fruit d'un phénomène historique, mais bien la conséquence d'une méthode délibérée » ; elle est « un mythe » qui « né avec le gaullisme disparaîtra avec lui ».

Quant à nous, anarchistes, nous pensons très exactement le contraire : le peu d'intérêt porté habituellement aux luttes politiques ou syndicales, la désaffection à l'égard de la presse d'opinion ne sont pas dus essentiellement aux méthodes gaullistes mais bien à la nature même de la société de consommation vers laquelle nous nous dirigeons et dont le modèle nous est donné par la société yankee. A cet égard, la télévision, en présentant la politique à l'ensemble des Français comme un spectacle extérieur et inaccessible est un facteur de soumission et de démission devant les responsabilités imposées par la vie publique.

M. Mitterrand a beau répéter trente-six fois qu'il y a des choix à faire qui nous concernent et qui nous regardent, cela n'y changera rien. S'il est élu, c'est lui — avec ou sans l'aide de son aréopage politique — qui prendra les décisions qui nous concernent et qui les prendra en fonction des nécessités imposées par la nature actuelle du régime capitaliste et en fonction de la conjoncture économique qui peut devenir plus défavorable encore aux travailleurs qu'elle ne l'est aujourd'hui. D'autre part, nous nions que l'abstention soit nécessairement et toujours le signe d'une dépolitisation ou d'une absence d'intérêt. Si nous sommes encore une fois partisans de l'abstention c'est justement parce que l'élection d'un député — et a fortiori celle d'un président — n'est qu'une démission pure et simple.

Français, encore un effort si vous voulez être républicains, votez pour Mitterrand ! Vaut-il donc, comme on nous le demande à gauche, faut-il pour celui qui, en opposition à la « république des députés » qui s'effondre dans l'anarchie (sic) et à la V^e République qui « consacre le pouvoir d'un seul homme », nous promet la « république des citoyens » ? Cette république des citoyens, ne serait-ce pas plutôt la république des concitoyens ?

Mais qui nous demande de voter pour lui ? Non seulement la gauche unie mais aussi le capitaine Sergent, dont l'esprit public est bien connu, mais aussi « le Pied Noir » reconnaissant qui écrit : « M. Mitterrand avait eu le mérite de comprendre dès le début des rébellions que la seule solution était la guerre », mais aussi le « Centre Républicain » qui pense que « l'antigaullisme, ça ne se divise pas, ça s'additionne », mais aussi M. Gilbert Comte, journaliste d'extrême droite qui, dans « le Monde », souhaite sa réussite « à cause de la sympathie qu'il inspire, des services éminents qu'il rendit naguère en Afrique, de son talent » ! Tixier, soutenu d'ailleurs par des radicaux et des socialistes, a cent fois raison lorsqu'il affirme que les autres candidats n'ont fait que reprendre ses idées et jusqu'à ses propres phrases. En réalité, il n'y a qu'un candidat de l'opposition, et c'est Mitterrand. Il est probable en effet qu'au premier tour il arrivera second derrière de Gaulle et qu'au deuxième tour, s'il y en a un, il se retrouvera seul candidat de l'opposition républicaine, de l'extrême droite à l'extrême gauche.

Dès lors, il s'agit de comprendre ce qui peut opposer Mitterrand à de Gaulle. S'agit-il de l'opposition classique entre la droite et la gauche ? Pas tout à fait, nous l'avons vu. Certes ce qui les sépare surtout ce sont les problèmes purement politiques, les problèmes constitutionnels et sur ce point Mitterrand reprend les idées jacobines classiques. Il ne comprend pas que le régime gaulliste est rendu nécessaire par la réalité d'aujourd'hui qui correspond à une phase de rénovation profonde des structures économiques et politiques de la société française, dans l'intérêt, bien entendu, du grand capital financier et dans le but d'accroître la compétitivité de son économie. Il n'est évidemment pas question que nous votions pour de Gaulle, comme on l'a écrit à droite, parce que son régime a donné un statut aux objectifs de conscience. Il n'en reste pas moins que l'opposition Mitterrand-de Gaulle est superficielle et qu'elle s'explique par la prédominance jacobine du politique sur l'économique, reprise d'ailleurs par le P.C. qui en vient à écrire : « Car nous ne combattons pas pour défendre les intérêts égoïstes et mesquins de parti ou de classe mais pour bâtir une République équitable, une République où tous les Français se sentiront à l'aise ! » C'est aussi très visible dans les discours de Mitterrand prononcés à Sochaux et à Boulogne-Billancourt devant une foule ouvrière. Malgré son air quinqué et son veston croisé, lui aussi va au peuple ! Il lui a dit : « La victoire gagnée, ce sera la République aux Républicains, la France plus belle que nous aimons. Pourquoi pas la France aux Français ? Toutefois, n'est-ce pas, « il est anormal que l'écart entre les privilégiés et les petits salaires ne cesse de croître au bénéfice des premiers ». Mais des 40 heures il n'est pas question.

On voit que ce qui oppose Mitterrand à de Gaulle ne concerne pas la classe ouvrière. Il y a des divergences sur la forme de l'Etat — et nous savons certes reconnaître l'avantage de certaines libertés — mais il y a accord sur sa nature et sur son rôle. Pour tout le monde, l'appareil d'Etat n'existe que pour gérer les intérêts du capitalisme, en accordant bien sûr certains « avantages » aux classes défavorisées, soit par l'intéressement et l'association Capital-Travail, demandés par les gaullistes, soit par le moyen d'une planification établie démocratiquement avec la participation des syndicats « afin de mettre un terme à l'injuste répartition des fruits du travail ».

Le régime soviétique perpétue l'exploitation des travailleurs, les cadences exténuantes, le chômage, etc. La hiérarchie des revenus et l'injustice sociale s'accroissent : le capitalisme d'Etat planifie la non-satisfaction des besoins. Or le P.C. ne demande même pas le « socialisme » à la mode russe, il demande simplement la nationalisation des monopoles, l'augmentation générale des salaires, etc., dans le cadre d'une « démocratie renouvelée », et Mitterrand en matière économique et sociale (comme évidemment en politique étrangère) est très loin d'accepter le programme du P.C.

D'ailleurs la gauche au pouvoir a montré que sa véritable raison d'être est de gérer loyalement le capitalisme pour le faire accepter à l'ensemble des travailleurs, notamment en intégrant aux institutions bourgeoises leurs organisations syndicales ; et si, malgré tout, ils ne l'acceptent pas, en employant la répression. La gauche au pouvoir fait la politique de la droite. Mitterrand au pouvoir ferait celle de De Gaulle, comme Wilson fait celle des conservateurs, comme Johnson celle de Goldwater et comme Brandt aurait fait celle d'Erhard. Avez-vous oublié le gouvernement de Gaulle-Thorez-Bidault en 44-47 et la répression des grévistes (sans compter les massacres du Constantinois) ? Avez-vous oublié la répression de la grève des mineurs en 48 par Jules Moch ? Avez-vous oublié la trahison du gouvernement de « Front Républicain » présidé par Guy Mollet (et dans lequel se trouvait Mitterrand) qui monta l'expédition de Suez et qui, fort des pouvoirs spéciaux accordés par le P.C. au nom de « l'unité d'action » et du « Front populaire en marche », employa lesdits pouvoirs non seulement pour intensifier la guerre d'Algérie mais aussi pour faire réprimer par les C.R.S. des manifestations en faveur des rappelés (notamment à Grenoble en mai 56) ?

Et dans cette affaire qui ne concerne pas la classe ouvrière, quelle est donc l'attitude des syndicats ouvriers ? La C.F.D.T., à son dernier congrès, a condamné sévèrement le régime gaulliste tout en refusant de prendre position ouvertement pour Mitterrand, malgré le vœu de nombreux militants ; mais la majeure partie de la classe ouvrière influencée par la C.F.D.T. votera Mitterrand, d'autant plus qu'il a repris une de ses revendications majeures : la reconnaissance officielle de la section syndicale d'entreprise, qui n'est qu'un pas de plus vers l'intégration ; et si Defferre avait été candidat, la C.F.D.T. l'aurait soutenu ouvertement. La C.F.T.C. votera de Gaulle ou Lecanuet, et F.O., quoique refusant de prendre une position politique, engage ses militants à « mettre leur décision en parfaite conformité » avec le but poursuivi par la Confédération. Le S.N.I. et la C.G.T. s'alignent bien entendu sur le P.C., approuvent la candidature Mitterrand. Après tout les syndicats réformistes jouent parfaitement leur rôle !

Convient-il, dans ces conditions, de rejoindre les « ultras de la gauche » qui, devant celui qui fut onze fois ministre sous la IV^e, se sont tout de même rebiffés ? Mitterrand a contre lui une partie du P.S.U. et de l'U.E.C., « Les Temps Modernes », « Partisans », les pro-Chinois et toutes les tendances trotskystes. Ces gens-là auraient souhaité soit un candidat communiste, soit un candidat « révolutionnaire » qui, bien sûr, n'aurait eu aucune chance mais qui, disent-ils, aurait pu mobiliser autour d'un programme de revendications des secteurs importants de la classe ouvrière et susciter une prise de conscience des masses en faveur d'une solution socialiste. Inutile de dire que cette position n'est pas la nôtre. Nous sommes abstentionnistes, non par principe mais bien par tactique. Déjà Bakouline protestait contre les marxistes qui qualifiaient les anti-autoritaires de la I^{re} Internationale « d'abstentionnistes ». Le raisonnement en faveur de l'abstention doit être repris à chaque occasion et doit être adapté à chaque circonstance. Dans la France de 1965 et devant un mouvement ouvrier aux traditions démocratiques et réformistes vivaces, l'abstention est encore une fois justifiée : ou bien la classe ouvrière n'est pas assez forte ni assez consciente pour faire la révolution sociale et dans ce cas la mobiliser autour d'un homme ou sur un programme de parti est une escroquerie démoralisante, ou bien elle est assez forte et dans ce cas les solutions politiques sont rejetées au profit des solutions révolutionnaires qui sont l'action directe, la grève généralisée, l'occupation et la gestion des usines par les ouvriers et les syndicats, la planification fédéraliste dans le cadre du socialisme libéral.

JACQUES SOREL.

Deux aspects d'une même réalité : L'ETAT ET LE CAPITAL

EN ces temps où on nous laisse entrevoir la possibilité d'en finir avec la clique gaulliste, ce n'est pas nous, anarchistes, qui allons nous désintéresser de la lutte contre ces ennemis des travailleurs et des quelques libertés qui nous restent encore. Si une « politique » de gauche se définit comme favorable aux travailleurs et à la liberté populaire, nous ne pouvons qu'être solidaires de la gauche. Mais pour les mêmes raisons nous ne pouvons que démasquer l'incapacité, voire la trahison des opportunistes parlementaires et des faux révolutionnaires.

L'échec des efforts de la gauche nous enseigne que dans les circonstances politiques actuelles notre théorie est encore la seule qui soit celle des travailleurs. Le problème, pour se débarrasser du gaullisme, n'est pas, comme une certaine « gauche » le prétend, le choix d'une personnalité. Cette façon de voir est une habitude de méthode ou de propagande prise sous le gaullisme même. Ce n'est pas non plus, comme le prétend le P.C.F., le problème purement politique de réunir les « forces » (entendez les suffrages) nécessaires. Non, le problème est un problème social, c'est celui de la tactique ouvrière. Nous allons voir dans quelle mesure les tactiques des

organisations de gauche peuvent être ouvrières.

TENTATIVES ET ECHECS DE LA GAUCHE NON COMMUNISTE

Ce qui a fait l'échec de la candidature de Defferre, c'est, en dehors des intrigues de personnes, qu'il ne pouvait pas inscrire à son programme ce que lui demandait le parti communiste : entre autres choses, suppression de la force de frappe et laïcité de l'école. Ces difficultés, ne serait-ce seulement qu'à envisager de prendre l'Etat en main pour qui voudrait réaliser une politique contraire aux intérêts des sociétés engagées dans la force de frappe, nous rappellent que nous évoluons vers un capitalisme monopolistique d'Etat et qu'il y a une fusion, soit organique, soit simplement au niveau des intérêts entre un certain capital privé et le capital public. Ainsi, de plus en plus, l'Etat, qui était l'agent collectif de la bourgeoisie, devient le serviteur d'une fraction de celle-ci, des monopoles, qui l'utilisent pour éliminer les entreprises retardataires. En certains cas, les fonds publics servent eux-mêmes de capitaux à des entreprises monopolistiques.

LES COMITÉS D'ENTREPRISE ET LA TRAHISON DE LA GAUCHE

À la fin de la guerre, une ordonnance du 22 février 1945, institua les comités d'entreprise. Bien que déjà, alors, ils ne ressemblaient en rien à de véritables conseils d'usine, dans lesquels l'autogestion prend sa forme concrète, le patronat manifesta son opposition à cette « concession » à la classe ouvrière : sur les 23 000 entreprises touchées par l'ordonnance, 10 000 comités virent le jour, sur lesquels 3 000 seulement entrèrent en activité.

Une réforme s'imposait afin de contenter le patronat : Granval se mit au travail, et le 24 février dernier, il rendit public son projet de loi à l'issue d'un conseil des ministres.

On vit alors les organismes de gauche, politiques et syndicaux, critiquer assez vivement ce projet, par l'intermédiaire de leur presse; citons en exemple « Le Populaire » qui ne voyait dans ce projet de loi qu'une opération « de propagande électorale » camouflant la mise en place « d'un appareil destiné à désolidariser les travailleurs de leurs représentants, qui consultés ou non seraient associés aux yeux de l'opinion publique à toutes les mesures antisociales du patronat ».

Ces critiques étaient plus que justifiées; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les points de la réforme :

— accroissement de la représentation syndicale; à côté des représentants élus directement par le personnel, le délégué de chacun des syndicats représentatifs siègera au comité d'entreprise ;

— création d'un collège d'ingénieurs et cadres dont l'importance numérique sera plus forte qu'avant ;

— avantages des membres des comités: ils devront avoir le temps (20 heures par mois au plus) nécessaire à l'exercice de leurs fonctions; ce temps sera payé comme des heures de travail normal. Ils seront mieux protégés contre les licenciements qu'ils ne l'étaient jadis ;

— le patron devra faire des rapports réguliers sur l'activité courante de la maison et sur les projets d'activité. Mais en compensation, la notion de secret est élargie aux questions économiques et non plus seulement techniques ;

— le comité devra jouer un rôle dans l'amélioration de la production et de la productivité.

Il nous est maintenant facile de dégager les résultats de cette réforme :

— on tente d'amadouer les dirigeants syndicaux en accroissant leur nombre aux comités et en leur donnant quelques avantages dans le travail et face aux licenciements ;

— à une possible combativité du collège « techniciens », on oppose un collège « cadres » qui sera plein de modération.

— n'importe quoi pourra être déclaré secret si la situation l'exige; en effet on peut placer n'importe quoi sous la rubrique « économique »; en particulier les licenciements; le comité d'entreprise ne pourra alors rien dire au personnel qui ne pourra engager aucune action préventive;

— cette réforme, qui tend à associer la bureaucratie syndicale à la gestion capitaliste, fermera aux ouvriers la voie qui peut mener à un changement quelconque dans la société.

Cette fusion d'intérêts rend impraticable le système de la démocratie bourgeoise : l'Etat et le gouvernement qui le tient doivent, sous peine de périr, servir les monopoles, c'est-à-dire une certaine fraction de la bourgeoisie et aucune autre; et le jeu de l'alternance des fractions rivales de la bourgeoisie est condamné.

Est-ce à dire qu'il n'y a plus désormais qu'une seule solution politique possible, si la démocratie bourgeoise ne peut plus jouer? C'est certainement ce vers quoi l'on tend, mais cette fusion d'intérêts entre le capital public et le capital privé n'est pas encore achevée et on peut penser, comme Mitterrand semble le faire, qu'il y a toujours une « reconversion » possible des industries engagées dans la construction de la force de frappe. Quoi qu'il en soit, une telle « reconversion » ne se fera qu'au prix de concessions à l'impérialisme américain et « demandera un effort au pays », c'est-à-dire aux travailleurs. En effet, un passage de la conférence de presse de Mitterrand, qui brillait par ses phrases creuses et l'absence de propositions concrètes, était justement celui qui concernait la politique sociale.

LES POSITIONS DU P.C.F.

D'où l'attitude des dirigeants du P.C.F., qui souligne toujours le caractère monopolistique du capitalisme français sous de Gaulle, selon laquelle l'appui des travailleurs » fournira à Mitterrand les forces politiques qui lui manquent pour s'engager dans la voie des réformes hardies. Cette tactique est liée à la théorie du passage pacifique du socialisme par « l'élargissement de la démocratie » et les nationalisations. En effet, il y a d'abord pour le P.C.F. le problème politique de réunir les voix qui éliront un gouvernement de gauche : il y a celles des travailleurs. Puis il y a le problème stratégique de lui faire adopter un programme qui, par des mesures économique-sociales, réduirait les bénéfices privés et qui, en les redistribuant en partie aux travailleurs, en partie à l'Etat, permettrait de nouvelles nationalisations. Ensuite, un « élargissement de la démocratie » remettrait la gestion du capital national entre les mains des masses... et ce serait le « socialisme » !

Mais, en fait, un pays n'est jamais isolé, et il doit constamment soutenir les assauts

économiques des autres pays. C'est-à-dire que l'Etat doit se conformer aux intérêts du capital national, que ce capital soit réparti entre plusieurs mains (régime bourgeois) ou qu'il soit tout entier aux mains de l'Etat (socialisme d'Etat). C'est pourquoi croire qu'un gouvernement peut « choisir » une politique plus ou moins favorable au prolétariat, c'est croire à la théorie bourgeoise de l'Etat qui est « au-dessus » de la société.

LE FAIT ET LA THEORIE

L'existence même de nations antagonistes est une conséquence du système capitaliste, et l'intérêt de la Nation, c'est toujours l'intérêt du capital national, c'est-à-dire le contraire même de l'intérêt des travailleurs. Non, l'Etat n'est pas le représentant des différentes forces de la société, et par conséquent pas celui des travailleurs, il est le représentant du capital. S'il en avait été autrement, comment expliquer l'échec de Blum qui avait autant qu'il le voulait (et même peut-être plus) l'appui du prolétariat? Et si, en 1945, les tentatives révolutionnaires ont échoué, il est incontestable que c'est à la suite de cette confusion entre l'intérêt national et l'intérêt des travailleurs.

Toutes les réformes sociales que nous avons connues sont en fait conformes aux intérêts à long terme de la bourgeoisie : les allocations familiales pour procurer une main-d'œuvre à bon marché, des distributeurs de boissons sur les lieux de travail pour pouvoir « bosser plus dur ». Même dans les pays où il n'y a pas de « gauche », la situation des travailleurs n'est pas plus mauvaise qu'ailleurs : aux Etats-Unis, en Allemagne, etc.

Marx n'avait qu'une compréhension théorique de la situation ouvrière, c'est pourquoi il a désigné comme l'ennemi du prolétariat la bourgeoisie qui était à son époque la classe qui sous-tendait l'Etat, qui servait de médiation entre celui-ci et le capital, mais il n'a pas pu voir que la forme violente, concrète et immédiate du capital en lutte contre le travail, c'est l'Etat. D'où l'idée que l'Etat, de bourgeois, peut devenir prolétarien. Puisse la classe ouvrière se défaire de cette idée et voir que la seule voie possible, c'est l'action directe révolutionnaire et l'internationalisme prolétarien !

D'ailleurs M. Ribadeau-Delmas a parfaitement résumé l'esprit de la réforme en déclarant : « les travailleurs ne doivent pas tenter de changer le régime économique »...

Tout cela étant dit, il aurait été permis de croire que lorsque le projet serait soumis à l'assemblée nationale, les formations de gauche, non seulement l'auraient critiqué comme elles l'avaient déjà fait, mais qu'encore elles auraient tenté de s'y opposer en votant contre; et ce d'autant plus que l'esprit de la réforme faisait plus qu'en confirmer la lettre, si l'on en juge par les déclarations de l'U.N.R. durant les débats.

René Caille (U.N.R.) dans un rapport rédigé au nom de la commission des affaires sociales, commençait par jeter la lutte des classes au panier :

« Les comités d'entreprise sont à l'origine d'une nouvelle conception entre employeurs et employés; le dialogue, l'information, la confrontation sont des étapes préalables à la coopération. Cette notion périmée dans la mesure où elle nie la contribution à l'œuvre économique des travailleurs, des cadres et des employeurs. »

Il poursuivait, en défendant la collaboration des classes :

« Malgré les obstacles qui s'opposent au fonctionnement des comités, la méfiance des partenaires, les oppositions idéologiques, l'institution est un facteur de progrès. Les attitudes qu'elle impose, l'attrait du nouveau, l'obligation pour les chefs d'entreprise comme pour les syndicalistes de se réunir régulièrement, ont progressivement modifié les conduites des uns et des autres et particulièrement favorisé la promotion des représentants du personnel. »

Et il justifiait ensuite la hiérarchie : « A côté des nécessités d'un pouvoir hiérarchique qui découle des impératifs techniques de l'organisation du travail, existe un autre pouvoir au moins aussi contraignant qu'exerce le chef d'entreprise en sa qualité de propriétaire... »

Toute remise en cause du système économique doit être écartée.

« La plupart des patrons reconnaissent la nécessité de créer ou de maintenir dans l'entreprise des moyens permanents de communication, de dialogue, de coopération entre la direction et le personnel. Toutefois (et il y a une quasi-unanimité des chefs d'entreprise sur ce point) ce dialogue ne doit point aboutir à un partage des responsabilités dans l'entreprise, la

gestion ne pouvant être efficace que s'il y a unité de direction; l'autorité de la direction en ce qui concerne les grandes décisions, ne saurait être déléguée, ni prendre la forme d'une quelconque collégialité... »

Il est donc facile de voir que patrons et travailleurs ne se partageront pas le pouvoir, dans ce cas les responsables des travailleurs ne seront au comité que pour contribuer, ratifier, et faire exécuter les décisions patronales.

On alla même plus loin que le texte en cause, car l'U.N.R. lança des jalons pour l'avenir, en testant de possibles opposants; Bardet (U.N.R.) déclarait :

« ...la loi ne s'appliquera que là où les syndicalistes seront bien préparés à leur tâche » aussi propose-t-il la création d'une école de cadres syndicaux !

La lutte des classes battue en brèche, sur le papier du moins, la collaboration de classes proposée, la hiérarchie justifiée, la liberté syndicale étouffée, n'empêcha pas l'opposition de se faire plus douce; elle proposa quelques amendements, dont bien peu eussent pu modifier tant soit peu la dureté du projet de loi. De ceux-là aucun ne fut accepté; la S.F.I.O. estima même que le projet était particulièrement positif, car « le comité d'entreprise serait pour les travailleurs l'apprentissage de la gestion » ! elle voulait sans doute dire, apprentissage de la gestion capitaliste par les bureaucrates syndicaux...

L'heure des votes acheva la trahison.

381 pour 3 contre 59 abstentions. Les 41 députés communistes se sont abstenus résumant ainsi leur position par la bouche de M. Doize : « le texte contient du bon et du mauvais », le bon c'est sans doute qu'il tend à empêcher tout affrontement classe contre classe; en effet le P.C. pense, comme l'a dit W. Rochet au *Nouvel Observateur*, que : « ...dans les conditions actuelles de notre époque, pour un pays comme le nôtre, une possibilité de passage pacifique et démocratique au socialisme est possible. »

Voilà donc comment se comportent les élus de la classe ouvrière; ils s'indignent dans leur presse, celle-ci étant plus ou moins lu par la base, mais au parlement ils se permettent de trahir; y le peu d'information donné au public sur ce qui s'y passe.

POURQUOI ALORS LES Y ENVOYER ?

Jean-Pierre DURAND.

Propos subversifs

N'étant pas satisfait du peuple, le gouvernement a décidé de le dissoudre et d'en changer.

Bertold BRECHT.

- Ubu a parlé...**
- Ubu a dit** au maquilleur tu es un con et un incapable, je maquille mieux que toi, c'est parce que je le veux bien que tu es mon maquilleur.
- Ubu a dit** à l'opérateur de télévision tu es un con et un incapable, même si tu montres mon mauvais profil sous un éclairage mal orienté, ça ne changera rien, c'est parce que je le veux bien que tu tires mon portrait.
- Ubu a dit** à Pompidou tu es un con et un incapable, moi je n'ai pas besoin de compère pour me faire écouter, c'est parce que je le veux bien que tu te pavanais à Matignon.
- Ubu a dit** à Giscard d'Estaing tu es un con et un incapable, ton travail consiste seulement à énoncer un problème dont je fournis la solution, c'est parce que je le veux bien que tu joues au calculateur incollable.
- Ubu a dit** à Messmer tu es un con et un incapable, comme les militaires que tu commandes et que je connais comme si je les avait faits, c'est parce que je le veux bien que tu vas faire la bombe à Tahiti.
- Ubu a dit** à Frey tu es un con et un incapable, pour tout dire un flic, c'est parce que je le veux bien que tu charonnes.
- Ubu allait** dire à Fouchet, mais Fouchet l'a dit avant lui, je suis un con et un incapable et c'est parce que tu le veux bien que je porte des oreilles d'âne.
- Ubu a dit** à Guy Mollet tu es un con et un incapable, c'est parce que je le veux bien que tu es secrétaire de la S.F.I.O., et Guy Mollet a répondu oui père Ubu, merci père Ubu, vous avez raison père Ubu, s'il vous plaît père Ubu ne dites pas à Defferre qu'il est un con et un incapable, ça lui ferait trop plaisir à lui aussi.
- Ubu a dit** aux candidats vous êtes des cons et des incapables et c'est parce que je le veux bien que vous êtes candidats.
- Ubu a dit** au peuple tu es un con et un incapable et c'est parce que je le veux bien que tu es le peuple.
- Ubu a parlé** et a dit je veux rester le roi des cons et des incapables.
- Ubu a voulu** dire au Père Peinard tu es... mais avant qu'il ait fini, le Père Peinard avait répondu merdre !

LE PERE PEINARD

Des héros et des hommes

par Gérard SCHAAFS

A quelques jours d'intervalle, deux Américains se sont donné la mort. L'un à Washington devant le Pentagone, l'autre à New York devant le siège de l'O.N.U. Tous deux se sont arrosés d'essence et y ont mis le feu. Un suicide atroce. Un sacrifice inutile. Une protestation stérile contre l'intervention militaire américaine au Viêt-nam.

Out, j'insiste. Un sacrifice inutile. Des tonnes de bombes continuent à semer chaque jour la mort, là-bas, en Asie du Sud-Est. Chaque jour, les U.S.A. s'enfoncent un peu plus dans un bourbier dont ils ne sortiront pas, ou dont ils ne sortiront que vaincus, qu'elles que soient les « victoires » éphémères qu'ils puissent remporter, quel que soit le nombre de paysans Vietcong qu'ils massacreront.

Je le dis tout net : je n'aime pas les martyrs : c'est trop facile, selon l'humeur ou le moment, de les transformer en héros ou en cinglés. Et puis, des héros, il y en a marre. Plein les bootes. Ça n'en finit pas de dégoûter de toutes les pages d'histoire. Toutes les causes, les bonnes, les moins bonnes, les mauvaises, les nobles et les pourries, ont leur petite brochette

de martyrs plus ou moins « héroïques » à exhiber. Et ils ne s'en privent pas.

Sans compter que, dans le cas qui nous préoccupe, c'est-à-dire la guerre américaine au Viêt-nam (comme dans les autres cas d'ailleurs), la presse d'information exploite les événements du genre des deux pauvres types qui se sont fait flamber. C'est comme mode de monter en épingle toute une affaire spectaculaire... pendant que l'on parle de ça on peut se permettre de passer sous silence, ou de déformer totalement, l'objet et l'audience des manifestations qui se font jour outre-Atlantique.

Bien sûr, je sais qu'il est habituel de se faire une idée assez bizarre des Américains, et de les considérer comme des andouilles stérilisées, conditionnées, robotisées. Des abrutis quoi. C'est peut-être pratique, les idées toutes faites, mais ça ne mène pas loin. Sans compter que la majorité des Américains ne ressemble pas à Johnson, ou à Goldwater. Pas plus que les Français ne ressemblent à de Gaulle ou à Pompidou. Heureusement pour eux. Et pour nous alors !

Il me semble important de ne pas méconnaître « l'autre Amérique », celle des antiségrégationnistes, des marcheurs de la paix, des étudiants qui brûlent leurs livres militaires en signe de protestation contre la politique colonialiste et guerrière de leur gouvernement. Les Américains qui luttent dans des conditions difficiles, dans un milieu souvent hostile, ne sont pas des héros, ni des martyrs. Tout simplement des hommes. Et c'est autre- ment plus difficile.

DANANG - D'UN CORRESPONDANT AU VIETNAM

Mes visées à sens unique contre les Américains ne sont pas le résultat d'un rapprochement quelconque avec les communistes. Je me sens, bien sûr, assez proche du paysan qui lutte ou du pêcheur qui a pris les armes, de l'homme révolté qui ignore tout du marxisme-léninisme et qui serait certainement plus favorable aux principes d'autogestion qu'aux futurs (?) plans septennaux. Ce qui n'empêche que je m'éloigne de plus en plus de ses chefs importés du Nord-Vietnam ou formés en Chine (ceux-là sont les bourreurs de crânes de demain).

À part les 8 000 Américains il existe encore ici une communauté française limitée aux employés de deux trusts qui ont survécu allégrement à Dien-Bien-Phu : les BGI (bières et glaces d'Indochine) et la SIPEA (Société Industrielle pour les Eaux et l'Electricité en Asie), et les enseignants du lycée français. Cette communauté a bien sûr ses habitudes, son bar-restaurant, le Select qui se trouve sur les quais.

C'est ici que l'on peut voir les braves Français de la presse bourgeoise (Jean Lartéguy et ses confrères de « Paris-Match ») prendre un whisky avant d'aller glaner toutes les informations qu'on donnera en pâture à la bourgeoisie qui, conditionnée, commettra la double sottise de les prendre pour paroles d'Évangile. De toute façon, ils ont pour eux l'argument-vérité : ils ont pour eux l'argument-vérité : ils reviennent en direct de Danang. Ces humanistes bourgeois ont tout de même accepté la vaste mise en scène américaine ; c'est ainsi que j'ai appris par des Français de Danang (qui n'ont aucun intérêt à triquer la vérité, leur séjour étant lié au maintien des Américains au Vietnam), que lorsque les premiers Marines ont débarqué sur les plages désertes, le fusil à la main, ils ont été accueillis par les filles de bar de Danang qui avaient été réquisitionnées pour la circonstance. Les filles (rappelez-vous les belimés de « France-Soir ») passaient des colliers de fleurs au cou des mercenaires, pure importation

Clins d'œil

RECTIFICATION

M. Lecanuet, au cours de son allocution, a déclaré : « La France que nous voulons est celle où les hommes passent et où l'Etat reste. »

Les anarchistes répondront : « Le monde que nous voulons est celui où les Etats trépassent et où les hommes restent. »

C'EST Mgr ROBERTS QUI LE DIT

« L'Eglise catholique est en retard de 50 an. sur la législation anglaise. Elle sous-estime grandement le rôle de l'objection de conscience. »

« Je n'accuse pas tel ou tel évêque, c'est l'Eglise tout entière qui est en cause. »

« L'opposition vient surtout des Italiens. Tous les Etats protestants ont déjà accepté clairement l'objection de conscience. Je ne connais aucun Etat catholique qui en ait fait autant. »

Le prorieux-ve, Mgr Roberts n'a pu obtenir du Concile de prendre la parole sur ce sujet.

PAUVRE ENFANT, TU T'EN APERÇOIS

Ainsi s'exprime M. Mitterrand : « ... on se dira qu'entre la politique, la police et la défense des honnêtes gens, il n'y a plus de corrélation. »

Amen !

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

LE TEMPS DES BARBOUZES

La morale des Etats ? C'est en paroles celle de l'école primaire, et en pratique celle des truands.

Topaze et Clopin Trouillefou !

Ces gens qui gouvernent ne cessent de clamer : Indépendance nationale ! Souveraineté ! Non-ingérence dans les affaires intérieures ! Respect de l'autonomie territoriale absolue !

Mais ces paroles, qui donc les traduit en actes, sinon les barbouzes ?

Depuis l'enlèvement du duc d'Enghien par les soldats de Napoléon en plein pays de Bade, on en a vu de ces violations de domicile national par des intrus toujours pleins de bonnes intentions !

Enlèvement de Koutlépoff, meurtre des frères Roselli, assassinat de Tratsky, arrondissement de l'union de Ben Bella, rapt du criminel Eichmann (pas question de le plaindre, bien sûr : mais le procédé n'en est pas moins dangereux et peut se retourner demain contre ceux qui l'approuvent), arrestation en Bavière d'un conspirateur de l'O.A.S. (même remarque que ci-dessus), assassinat en Espagne de l'opposant portugais Delgado, enfin enlèvement de Ben Barka en plein Paris par des barbouzes et des bandits allégrement alliés — qui se ressemblent s'assemble, — voilà quelques cas magnifiques du respect par les Etats de leur indépendance nationale, de leur autonomie territoriale, de leur non-ingérence réciproque, de leur absolue souveraineté.

J'avais cessé d'aller au cinéma, ou presque, parce qu'on y jouait trop de films

d'espionnage, que je jugeais invraisemblables. Je crois que je vais y retourner. J'avais pris la réalité pour la fiction !

Des barbouzes, des truands, des gorilles, n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus commun au monde ? Eux, des créations imaginaires du cinéma ? Pas du tout. Le pain quotidien de l'actualité, au contraire ; la monnaie courante de la coopération, de l'interdépendance et du bon voisinage des Etats !

Fouché, Vidocq, Robert Macaire et James Bond se sont constitués en société anonyme et se livrent impunément à l'industrie la plus florissante du siècle : la contrebande de la radioté et de la répression. Ils forment un consortium cosmopolite et clandestin dont la menace plane sur quiconque a mis une frontière entre lui et le pouvoir qu'il combat.

C'est un Interpol d'un genre spécial qui, de nos jours, permet de télécommander la mort... comme on envoie une dépêche par la poste ou un bouquet d'asclées par Fleury !

La non-ingérence dans les affaires de l'Etat voisin est un principe sacré, mais pas au point de respecter le droit d'asile que cet Etat accorde — à tort ou à raison — à des gens qui le lui ont demandé. Certains de ces gens, certes, ont fait pis quand ils étaient au pouvoir ; ou feraient pis s'ils le détenaient. Mais alors, pourquoi tant de grands mots et tant de beaux préceptes dans les livres de morale et dans les discours des gouvernants ?

P.-V. BERTHIER.

BIEN SUR

A la suite d'un débat à la Chambre de Bruxelles qui mettait en accusation un ancien nazi, aujourd'hui membre du gouvernement, M. Harmel s'est écrié : « Si l'on ouvre maintenant les vieux dossiers, où va-t-on ? »

— Ben, voyons !

ON DIT

Le bruit court — sans preuve certaine — qu, tandis que le Parti communiste défend officiellement et inconditionnellement la candidature de François Mitterrand, une propagande se fait de bouche à oreille dans les cellules pour voter... en faveur de de Gaulle, selon des instructions venues de Moscou.

ON FREINE

Un mouvement de grév pour une réduction du temps de travail connaît un vif succès de la part du personnel des banques.

Or, tandis que l'ensemble des Centrales l'appuie fortement, la C.G.T. y participe du bout des lèvres et à reculons.

Cette information n'a naturellement rien à voir avec le clin d'œil précédent.

AMOUR DU CONCILE

Mgr Soaré, archevêque de Beir (Mozambique) a demandé que le Schéma 13 « condamne les régimes qui oppriment les citoyens quand ils se trouvent en désaccord avec l'ordre politique, économique ou social existant ou même quand ils refusent de considérer un tel ordre comme le meilleur possible. »

Petit seditieux, à qui s'adresse ce langage ? A Johnson, aux souverains grecs ou à Franco ?

VO CHINH PHU.

Les légendes ont la vie dure

DANS un petit livre récent — et sur lequel il y a beaucoup à dire par ailleurs, — Daniel Guérin note un renouveau d'intérêt pour les théories anarchistes ; c'est exact. L'Anarchie, l'Anarchie, les Anarchistes sont des mots qui ressortent du mur du silence derrière lequel on s'obstine à les maintenir ; nous ne pouvons que nous en féliciter, mais il nous faut alors redonner toute leur valeur aux mots et dénoncer une fois de plus l'emploi abusif qui en est fait, dénoncer les légendes mensongères qui les entourent. Il est une légende, particulièrement inventée par Trotsky, entre autres, qui est revenue à la surface ces derniers temps, c'est l'histoire des anarchistes russes, des anarchistes-bandits (... « N'ayant rien de commun avec les anarchistes européens... » [sic]). Cela dans un livre paru chez Hachette dans une collection généralement plus sérieuse : « La Vie Quotidienne en Russie sous la Révolution d'Octobre », de Jean Marabini ; ayant déjà eu l'occasion de lire des choses intéressantes, sur les Aztèques

et les Incas notamment, dans la même collection, je me suis procuré ce bouquin « en confiance », bien que ne connaissant pas du tout l'auteur... Hélas ! trois fois hélas ! si de bonnes choses sont dites sur la vie quotidienne à Petrograd ou à Moscou, que de conneries peut-on lire lorsque l'auteur nous parle des anarchistes... Comme nous voilà arrangés, jugez-en par vous-même :

« ... Toute une population d'apolitiques coexiste encore avec le pouvoir, disposant de cabarets qui pullulent comme le marché noir, la spéculation, l'édition clandestine, l'ANARCHIE, le gangstérisme... » (p. 179) (curieux amalgame, non ?)

« ... L'anarchie de la rue est infiniment plus dangereuse que le premier embryon de la tchéka... Chaque nuit les exploits des anarchistes, des bandits, prennent un aspect plus terrifiant... Ces gredins ne savent plus quoi inventer... » (p. 181)

« ... Que veut la tchéka ? Lutter par la terreur contre le terrorisme traditionnel des SR... Arrêter les malversations, les pillages, les sabotages, le brigandage, l'ANARCHIE de plus en plus généralisée... » (p. 186)

Mais, me direz-vous, l'auteur ne parle pas des « Anarchistes », en fait, c'est un emploi abusif du mot « Anarchie » dans son sens péjoratif. Certes il y a de cela, et déjà contre cela il y aurait de quoi protester, car ce livre est truffé de tout bout de champ de ce mot ainsi employé, à tel point qu'on pourrait parler d'abus insidieux, mais détrompez-vous, il s'agit bien des anars, de l'Anarchie, que l'on entend une fois de plus couvrir de boue, le chapitre « Les Anarchistes » nous renseigne tout à fait... et vaut son

pesant d'or (pp. 192 à 194), en voici un passage particulièrement soigné :

« ... Les anarchistes s'enferment dans leurs hôtels, après avoir... exécuté un raid armé contre les passants... attaqué le bâtiment des soviets... etc. »

« ... Piller le jour, mener une vie de débauchés la nuit... Tout cela constitue... la belle vie d'une révolution palpitante, existante, ininterrompue... Leur chef aime parler au peuple de son balcon... »

Suit la description de messes noires. Heureusement, la tchéka va nous nettoyer tout ça ! Pas assez vite cependant, car notre auteur note brièvement la création un peu partout et notamment en Ukraine « d'étranges Républiques... » Ce qui ne l'empêche pas de conclure que lorsque l'anarchisme sera éliminé, « le Russe apparaîtra comme un mutilé... Et comment ! Et pas seulement lui, nous avons vu bien d'autres peuples ressortir inventivement mutilés de leurs rapports avec la tchéka. Et il n'y a pas que cela, dans l'ensemble c'est toute la révolution russe que l'auteur entend salir ; son opinion sur la démobilité spontanée des soldats du front, sur quoi la fonde-t-il lorsqu'il nous sort un morceau comme celui-ci :

« ... Il n'y a plus qu'une meute qui détruit par haine, coupe par plaisir les jarrets des chevaux... Peut-on emmener une jeune fille ? Non, mais on peut la violer. Peut-on emporter un stock d'alcool ? Non, mais on peut le boire sur place et détruire ce qui reste... » (p. 175)

Il est vrai que nous étions prévenus : « ... La masse des soldats devient anarchique... » (p. 55) Ah ! si seulement ces soldats avaient eu la bonne idée de rester sur le front se faire troyer la peau pour la plus grande gloire des bourgeoisies euro-

piennes. M. Marabini eût été sans doute plus clément ! D'ailleurs, dans le passage suivant, il nous donne une opinion définitive :

« ... Le soviét de soldats vient de décider le 14 mars que ce seront les sergents de ville et les gendarmes qui iront désorganiser la guerre, l'histoire ne retiendra pas ce vote absurde... » (p. 59)

Absurde ? Pourquoi ? Il n'y a pas seulement que l'histoire qui ne retiendra pas ce geste, Trotsky le fondateur de l'Armée rouge, et Dzerjinski, le fondateur de la tchéka, ne devaient pas y tenir non plus !

Bref, voilà le genre d'âneries que l'on peut lire dans une collection prétendument « sérieuse », ceux qui ne puiseront que là pour connaître la révolution russe vont être bien informés ! Et ils vont y acquiescer une belle opinion de l'Anarchisme, mais où donc M. Marabini a-t-il été s'informer ? A quels documents a-t-il puisé ? Il est vrai qu'aucune bibliographie ne suit le texte. Ça fait sérieux ! Mais c'est plus prudent, n'est-ce pas ? Faudrait peut-être se cotiser pour lui offrir le livre de Voline... Mais dans quel but ces attaques idiotes contre les anars ? Qui travaille en sous-main ? Il n'est pas possible, que de telles stupidités nous soient ressorties de bonne foi, les bolcheviks eux-mêmes s'abstiennent aujourd'hui d'en parler plutôt que de raconter ces sottises. Alors ? Concluons au sabotage... Puisque l'anarchisme déchire le voile de silence qui l'entoure, il convient sans doute de lui couper l'herbe sous les pieds en le dénaturant chaque fois que cela sera possible... Mes copains Anars, à nous de ne pas nous laisser faire !

PEHEL,
Groupe de Thionville.

Une expérience : La Commune de Cronstadt

par Rober CAMOIN

Quarante-quatre ans se sont écoulés depuis l'écrasement du soulèvement de Cronstadt, et Trotsky le révolutionnaire professionnel est allé rejoindre MM. Thiers et Gallifet dans l'interminable galerie des fusilliers. D'autres et non des moindres, tels Zinoviev et Dybenko, qui avaient participé à l'effroyable répression, ont subi la liquidation physique décidée en haut lieu par Staline.

La sanglante disparition de la commune insurrectionnelle amorçait l'ère de la dictature aveugle du Politburo. Elle fut le parachèvement de la longue période profondément marquée de l'empreinte populaire ; la phase révolutionnaire était ruinée à tout jamais.

CRONSTADT ET L'AGITATION REVOLUTIONNAIRE

Les « mutins » de Cronstadt, que ce soient les marins de la flotte balte ou les ouvriers de la cité, possédaient tout un passé de luttes révolutionnaires. Leurs capacités politiques, exprimées au cours de leurs revendications, dans leurs tracts, dans leurs journaux, pourraient étonner bien des militants actuels.

La ville bâtie sur une île du golfe de Finlande, d'après les ordres du tsar Pierre le Grand, est à la fois un port militaire et une citadelle armée puissamment. Les activités industrielles découlent de cette position maritime. Ainsi l'entretien des machines navales, les nécessités techniques sont-elles à l'origine de l'emploi d'une main-d'œuvre spécialisée que la propagande exercée par les partis d'extrême gauche avait déjà touchée.

Ces tendances allant des bolcheviks aux anarchistes influencèrent considérablement la plupart des marins et des ouvriers. Cela se traduisit, dès le 26 octobre 1905, lorsque les équipages de la flotte se soulevèrent, puis, en juillet 1906, un mouvement parti de Sveaborg gagna la totalité des îles du golfe. Cronstadt connaît une seconde fois l'ambiance révolutionnaire ; sur le cuirassé « Pamiat-Azova » la discipline militaire vit un moment de terreur panique rapidement réprimé.

Le 1^{er} décembre de la même année, 683 matelots sont condamnés pour leur activité d'agitateurs. Auparavant, les matelots Glakov, Antonenko, Tchassnik et le lieutenant Schmidt avaient été fusillés pour leur appartenance active à la mutinerie armée du 6 mars 1906.

C'est alors que les attentats individuels ou de groupes, tous réalisés par les socialistes-révolutionnaires, touchèrent implacablement les plus grands de l'Empire.

Les mots d'ordre défaitistes, adop-

tés et lancés par les différents partis de gauche, trouvèrent un écho favorable parmi les soldats, les marins et les ouvriers fatigués du régime de restriction. La colère menaçait ; elle allait éclater si violente, si profonde que les amiraux Viren, Boutakou et Nepline furent abattus par les matelots. Les officiers arrêtés sont aussitôt remplacés suivant le principe d'éligibilité du commandement. Cette décision fut rendue publique le 25 avril 1917 par les « Izvestia » de Cronstadt.

« Une vague d'enthousiasme déferla dans la ville, les délégations ouvrières se pressaient comme en un pèlerinage aux sources de la Révolution. » (Ida Met : « La Commune de Cronstadt. »)

Les rues, les places connurent une ambiance rarement égale. Chaque soir se tenaient d'immenses meetings où l'on discutait des problèmes les plus urgents. A ces manifestations spontanées se retrouvait l'ensemble de la population active et dont les prises de position étaient plus radicales que celles des orateurs, lesquels, pour ne point perdre de leur prestige, se rangeaient à l'opinion la plus largement défendue.

Les relations entretenues avec Petrograd furent le signe d'une profonde identité de vue entre les deux prolétariats.

Lors du soulèvement du 26 octobre 1905, le Soviet de Saint-Petersbourg exigeait la libération des insurgés de Cronstadt et proclamait une grève générale à partir du 2 novembre.

Le 3 juillet 1917, 2 000 marins armés venus de Cronstadt défilent dans la capitale, inspirant la crainte chez les bourgeois apeurés. Ils étaient suivis par 9 000 ouvriers et ouvrières porteurs de drapeaux rouges et noirs. Scandant le fameux « Tout le pouvoir aux Soviets ! », ils s'approprièrent à étendre leur action jusqu'à la chute du gouvernement de coalition bourgeoise présidé par Kerensky.

Mitrailés çà et là, abandonnant des centaines d'entre eux sur le pavé, ils durent rentrer à Cronstadt. La presse bien-pensante orchestra autour de cette « sédition » une campagne de calomnies, prétendant que le mouvement avait reçu des consignes de l'étranger et était soutenu par les capitaux occidentaux. Fort de cette louche publicité, Kerensky ordonne la dissolution des unités de la présente flotte et l'arrestation des meneurs, en vue de leur jugement. Roskolnikov, vice-président du Soviet de Cronstadt, répondit par un refus catégorique : « Il n'y a pas de meneurs parmi nous, nous sommes tous les meneurs de ce mouvement ! »

LA COMMUNE LIBRE DE CRONSTADT

Les ouvriers de Cronstadt réalisèrent, au commencement de l'année 1918, un programme immédiat de socialisation des maisons et groupes d'habitation. « Le Comité d'urbanisme » groupant socialistes-révolutionnaires, maximalistes et anarchistes, visita systématiquement les îlots insalubres, recensant les taudis. Les malheureux qui occupaient ces baraquements furent aussitôt relégués dans les appartements réquisitionnés. L'entretien des immeubles fut confié à l'organisation syndicale du bâtiment.

Partout où les conquêtes sociales étaient en danger, ceux de Cronstadt se retrouvaient dans la riposte, aux premiers rangs pour sauvegarder les réalisations socialistes.

Malgré la permanence et la dureté du conflit avec la flotte allemande, une Commission de propagande assura l'armement du prolétariat, administra le commerce des unités marchandes, enregistra le mouvement de la flotte de guerre.

L'activité propagandiste connaissait une fébrile ambiance se concrétisant par d'innombrables meetings tenus sur la place de l'Ancre qui resta, lors des moments tragiques, un des derniers bastions résistant à l'assaut forcené des vagues bolcheviques.

Les petites parcelles de terre côtières furent réunies sous la gestion de « La Commune libre » secondée par la coopérative de « L'Union des travailleurs » qui employait aussi les soldats et matelots. L'ensemble des forts délégués auprès de « La Commission technique et militaire » les marins qui assuraient une liaison permanente du Soviet aux forts.

ETABLISSEMENT DU POUVOIR D'ETAT

Peu après octobre, le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets ! », ne trouvait sa pleine justification que dans une libre fédération des communes et des conseils d'usine. Cependant, alors que les uns défen-

daient àprement les réalisations fondamentales d'une autre vie, les autres organisaient l'Etat centraliste, renforçant leur pouvoir partisan, rompant le lien d'avec les masses. La bureaucratie prenait des allures tentaculaires qui allaient bientôt envahir les libres activités populaires. Les décisions du pouvoir politique devaient désespérer ceux-là mêmes qui avaient mis toute leur confiance dans la Révolution.

Pendant le rude hiver balte, Petrograd et Cronstadt connurent, en 1921, les conséquences ruineuses d'une situation catastrophique. Pénurie de charbon et rationnement du pain et des denrées de première consommation provoquèrent une légitime colère contre le gouvernement obstiné à poursuivre sa politique statisticienne, et fort étrangère aux besoins des masses affamées.

Les socialistes de droite, groupés autour de Victor Tchernov, profitèrent de ce profond mécontentement pour proposer des mesures qui étaient l'abandon des réalisations fécondes.

Ils envisageaient politiquement le retour à la démocratie libérale en convoquant une Assemblée constituante. Mais entre le bolchevisme et ce réformisme parlementaire, l'ensemble unanime des soldats, marins et ouvriers posaient leurs propres revendications, à savoir :

- Suppression des sections politiques contrôlées par les communistes ;
- Organisation immédiate de nouvelles élections aux Soviets ;
- Liberté de parole, de presse pour les ouvriers, paysans, les anarchistes et les socialistes-révolutionnaires de gauche ;
- Egalisation de la ration alimentaire pour tous les travailleurs, excepté ceux des métiers insalubres et dangereux ;
- Suppressions des détachements communistes dans les unités de combat, les usines et les ateliers ;
- Suppression de tous les Politotdli (sections politiques) car aucun parti ne doit avoir de privilèges pour la propagande de ses idées ;
- Exiger la désignation d'un bureau de contrôle mobile ;
- Libération de tous les prisonniers politiques, ainsi que les ouvriers et paysans, soldats et marins emprisonnés pour différents mouvements.

Cette résolution était une tentative des marins et ouvriers, réunis sur les vaisseaux de ligne « Pétropavlosk » et « Sébastopol » pour résoudre les problèmes de ravitaillement et limiter l'exclusivité des communistes dans les différentes sphères d'activité révolutionnaire.

Elle n'était nullement l'expression contre-révolutionnaire comme a essayé de le faire admettre Trotsky.

(Suite dans notre numéro de janvier.)

ON FRAPPE DES HOMMES A UZÈS

NON, ceci ne se passe pas dans quelque baignoire lointain, où des brutes en uniforme, gorgées d'absinthe, laissent libre cours à leurs instincts de sadisme, ceci ne se passe pas dans quelque vague pays sous-développé, où la dignité de l'homme ne compte pas plus que la vie humaine, ceci ne se passe pas dans les gèbles dictatoriales de l'Espagne ou de la Russie, ceci ne se passe pas aux U.S.A. sous l'égide de la barbarie des « marines », ceci se passe sur ce sol de France dont (on ne sait pourquoi) tant d'imbéciles sont fiers.

On insulte des hommes, on frappe des hommes. Voilà les faits !

La loi sur l'objection de conscience avait été votée à la suite d'une grève de la faim de notre ami Lecoin, autour de laquelle tant de pacifistes, de libertaires, de syndicalistes avaient fait écho et mené grand bruit.

La loi fut votée, imparfaite comme toutes les lois.

S'inscrivant dans un contexte de barbarie, elle fixait une majorité de conscription par laquelle les objecteurs payaient le droit d'être des hommes et de refuser la guerre.

Mais cela ne suffisait pas à la gent militaire. Ceux qui font métier de tuer ou de commander les tueries ne voyaient qu'avec regret des hommes se soustraire à leur coupe et, les camps établis pour un service civil, on les vit dirigés par des militaires !

Après le réveil au clairon et les cheveux à l'ordonnance, ce fut la préparation à la protection civile, c'est-à-dire la participation à la guerre !

Est-ce pour cela que des hommes ont accepté de faire trois ans au lieu de dix-huit mois !

Et comme, conséquents avec eux-mêmes, ils réclament des travaux qui servent la vie (il n'en manque pas) un commando de C.R.S. les enfourne à leur réveil dans un panier à salade, les embarque de Brignoles à Uzès, où un uniforme de protection civile leur est présenté qu'ils refusent de revêtir. Alors ce sont des insultes et des coups.

Pour protester contre de semblables mesures, les objecteurs emprisonnés à Uzès entreprennent une grève de la faim, à laquelle ceux de Brignoles ont répondu par un jeûne de solidarité.

En effet, avant l'arrivée d'un nouveau contingent à Brignoles, on avait évacué ceux qui s'y trouvaient afin d'éviter toute contamination.

Diviser pour régner est la règle d'or de tous les pouvoirs.

Cependant le mauvais coup a échoué. Même les murs des prisons n'enferment pas la conscience et tout finit par se savoir.

Les objecteurs ont fait leur devoir, il nous reste à faire le nôtre.

Au lendemain du vote de toute loi, notre rôle est ou de la combattre ou, si

elle a un caractère social, de l'élargir, de faire pression sur l'opinion pour qu'elle éclate et qu'il soit comblé en partie le fossé qui sépare le code de l'humanité.

Ici c'est l'inverse qui se produit.

Sous la coupe de l'armée et de la police cette loi, qui était une faible ouverture sur la justice (la vraie) se resserre, s'amenuise, se défigure, trompe nos espérances et renie ses engagements.

C'est à nous, c'est à nous tous de ne pas le permettre.

Les camps du service civil ne doivent pas être la succursale de Biribi.

Dehors les militaires !
Dehors la police !

HEMEL.

Les Forces Libres de la Paix

APPRENANT les événements qui viennent de se dérouler à Brignoles et à Uzès, apprenant que, malgré l'assurance que leur donne la loi sur l'objection de conscience, de n'avoir pas à participer à des travaux d'ordre militaire, les objecteurs se sont vu imposer des tâches dont les fins sont tout à fait guerrières, apprenant que, devant leur refus, nombre d'entre eux ont été incarcérés, insultés et frappés, apprenant la grève de la faim qu'ils ont unanimement entreprise en protestation, les Forces Libres de la Paix leur apportent ici leur soutien sans réserve et s'élèvent avec la dernière énergie contre des brutalités policières indignes d'un monde qui se prétend civilisé.

MOTION DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Devant les événements qui se sont déroulés au camp des objecteurs à Brignoles, devant l'incarcération de nombre d'entre eux à Uzès, devant le manque de parole des pouvoirs publics qui leur avaient donné la garantie d'une loi qui excluait pour eux toute participation directe ou indirecte à la préparation ou à l'accomplissement de la guerre, devant les grossièretés et les brutalités des C.R.S. dont ils ont été l'objet pour avoir refusé de porter l'uniforme.

La Fédération Anarchiste en appelle à l'opinion publique pour protester avec la dernière énergie et par tous les moyens contre ces procédés barbares en honneur dans la police et l'armée. Elle invite tous les hommes de courage à faire connaître le plus largement qu'ils le peuvent, l'existence de l'état de fait actuel ; les coups dont ont été victimes les hommes incarcérés à Uzès et la grève de la faim en protestation qu'ils ont entreprise à ce sujet.

La Fédération Anarchiste les assure de son appui total dans leur épreuve et condamne véhémentement l'attitude des policiers dont la présence ne s'explique pas plus que celle de militaires dans un camp d'objecteurs de conscience.

Notes sur "LA GRANDE DIVISION DES TRAVAILLEURS" de Maurice LABI : III - L'UTOPIE UNITAIRE

Si nous voulons maîtriser le jeune présent, il nous faut entrer le passé — n'en retenir que les enseignements. Et peut-être les oublier.
Fritz BRUPBACHER.

A y regarder de plus près on peut considérer que l'opinion de Labi sur la scission rejoint celle de Monatte, la virulence en moins. (1) Il écrit en effet dans les dernières pages :

« La loi sacrée : une classe ouvrière, une organisation syndicale, a été violée. Par les uns et par les autres. Si la responsabilité de la division des travailleurs a pu être rejetée d'un bord à l'autre c'est parce que, fondamentalement, tous les responsables syndicaux ont participé à différents degrés à la dissolution de leur mouvement syndical. » (2)

Si la notion d'unité syndicale n'était que le corollaire d'une « loi sacrée » il faudrait alors la rejeter d'emblée, le sans du sacré devant être violemment combattu comme l'un des plus puissants freins à l'émancipation des hommes. Malheureusement, l'affaire n'est pas si simple.

Le principe d'unité

On considère comme évident qu'une organisation syndicale unique s'imposera plus facilement en même temps parmi les travailleurs et face au patronat, convaincant la plupart de ceux-là qu'ils ont ainsi plus de force pour combattre celui-ci, et peut-être pour l'abattre. Au moins pour lui résister.

Il est indéniable qu'aux Etats-Unis, par exemple, les dockers, les ouvriers de l'automobile, les ouvriers de la sidérurgie, les électriciens du bâtiment, les « routiers », disposant tous de syndicats unifiés et forts, ont dans leur ensemble un niveau de vie supérieur au niveau de vie moyen de l'ouvrier américain. Et dans son récent ouvrage sur la presse quotidienne notre camarade Faucier s'emploie à montrer les avantages que l'unité organisationnelle a permis aux travailleurs de cette corporation d'arracher à leur patronat (3). A tel point qu'à une époque les travailleurs du livre étaient désignés comme les « aristocrates de la classe ouvrière ».

Et, bien que partisan de la scission de 1948 « par nécessité », Monatte se déclarait farouche adversaire systématique du principe pluraliste. Il dénonçait avec raison le caractère aberrant de la notion de syndicalisme concurrentiel, en vogue dans certaines organisations de fonctionnaires et qui n'a pu que déboucher sur une hypertrophie catégorielle. Notion qui ne se conçoit que dans un contexte réformiste.

Or, dans l'esprit des syndicalistes révolutionnaires, le syndicat offrait la seule possibilité de transformer la société capitaliste hiérarchisée en société socialiste égalitaire, et cette possibilité ne devenait réalité que si les travailleurs opposaient à l'adversaire un bloc sans fissure. Les anarcho-syndicalistes du début du siècle, en France, ont joué cette carte. Il n'est pas question de le leur reprocher,

car ils ne pouvaient pas savoir qu'elle était perdue. Il serait même présomptueux d'affirmer qu'elle était obligatoirement perdue, bien que cette hypothèse puisse être envisagée comme la moins inexacte. Il semble en effet qu'ils n'aient pas assez tenu compte de certains facteurs inhérents à la nature humaine, que pour faire prendre conscience aux travailleurs de leur condition d'exploités et leur en faire tirer les conséquences nécessaires, ils aient compté sur l'enthousiasme et la foi que sur la raison. Il semble qu'ils aient involontairement joué à quitta ou double et fait perdre, en même temps qu'une bataille, ses illusions à toute une génération.

Le mythe de la Charte d'Amiens

Au risque de passer pour un peigne-chose attiré seulement par le jeu de masquerade, je persiste à prétendre que la Charte d'Amiens, par son contenu même et par les raisons qui l'ont faite adopter à la quasi-unanimité, marque le début de la décadence du syndicalisme révolutionnaire en France.

On trouve dans la Charte d'Amiens :

- a) La volonté que le syndicalisme ne soit pas soumis à une école politique ;
- b) Une analyse de la condition des travailleurs reconnaissant la lutte de classe comme un fait ;
- c) La reconnaissance de la nécessité de la lutte quotidienne pour des améliorations immédiates de cette condition ;
- d) L'affirmation que le syndicalisme prépare l'émancipation intégrale des travailleurs par l'expropriation capitaliste ;
- e) La volonté que le syndicat n'introduise pas dans le syndicat les opinions qu'il professe au dehors ;
- f) L'affirmation que l'action syndicale doit être menée directement contre le patronat, indépendamment des autres actions pour la transformation sociale menée par les partis et sectes.

Il est bien évident que ces six points peuvent être facilement acceptés par tout anarcho-syndicaliste... dans une société idéale où tous les travailleurs syndiqués seraient anarcho-syndicalistes et où tous les partis et sectes luttant pour l'émancipation des travailleurs se réclameraient de l'anarcho-syndicalisme. L'histoire ne mentionne pas qu'une telle société ait jamais existé à la surface de notre planète.

Comme nous l'avons vu précédemment, la C.G.T. de l'époque était animée principalement par trois tendances : réformistes, marxistes, anarchistes. Les points a), c), e) et f) allaient dans le sens des réformistes, les points b) et d) pouvaient théoriquement les gêner. Les points b), c) et d) correspondaient aux conceptions des marxistes, alors que les trois autres semblaient en contradiction avec elles. Les points a), b), c) et d) correspondaient à tel ou tel aspect de ce que l'on appelle aujourd'hui le syndicalisme révolutionnaire, mais ils étaient si éloignés les uns des autres qu'ils étaient pratiquement satisfaisants à deux derniers.

Le point a) et le point e), combinés, empêchent toute discussion approfondie sur les options révolutionnaires et transforment le texte en simple déclaration d'intentions

dont on renvoie la réalisation aux calendes grecques... déclaration d'intention dont on parlera longtemps le soir à la veillée pour dire combien le syndicalisme était beau sous Fallières. Ces deux points ont en fait permis la victoire du réformisme et de l'intellectualisme. Vous voulez qu'en passant la porte du syndicat un chrétien oublie qu'il est chrétien, un communiste bon teint oublie qu'il est communiste bon teint, un anarchiste oublie qu'il est anarchiste, un réformiste oublie qu'il est réformiste, et qu'ainsi parmi les diverses possibilités offertes par la lutte sur le plan économique il ne défende pas surtout celle correspondant le plus à ses idées personnelles ? Alors soyez logiques et à l'entrée de chaque syndicat installez de quoi pratiquer des lavages de cerveau.

A moins que cette obligation de laisser ses opinions au vestiaire ait seulement été introduite pour éviter que de querelles byzantines ne détournent les militants des problèmes concrets, mais alors cela situerait le texte dans la catégorie des règlements intérieurs et il n'y aurait vraiment pas de quoi en faire un monument historique.

Quant au point f) il est tout bonnement aberrant. On a beau souhaiter que les luttes syndicales se développent indépendamment de ce qui se passe à côté dans la société, s'il se passe quelque chose, ce quelque chose, quel qu'il soit, influencera les luttes syndicales. S'il existe des partis et des sectes, vouloir que « les organisations confédérées n'aient pas, en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper des partis et des sectes », c'est refuser de constater l'interdépendance des phénomènes sociaux, c'est s'obstiner à nier un fait observable. On peut, à la rigueur, ne pas s'en tirer trop mal quand on adopte l'attitude réformiste, quand on se contente de la « contestation ».

Enfin, qu'on relise le texte en long, en large ou en travers, on n'y trouve nulle part référence à la notion d'Etat, on a l'impression qu'il a été conçu dans une société sans Etat.

C'est pour toutes ces raisons que la Charte d'Amiens, dans son ensemble (lorsqu'on veut bien n'en rien retirer), ressemble à une motion de congrès radical. Et c'est parce qu'elle ressemblait à une motion de congrès radical qu'elle a été votée à la quasi-unanimité.

L'unité pour faire quoi ?

On ne refait pas l'histoire et il serait ridicule soit d'intenter un procès à nos camarades anarcho-syndicalistes du début du siècle, soit de perdre son temps à vouloir prédire après coup ce qui aurait pu se passer si... Bien que les conditions y aient été différentes de celles de la France il faut se souvenir qu'il existait aux U.S.A., avant la guerre de 14, une organisation syndicaliste-révolutionnaire puissante, l'I.W.W. : elle a refusé l'union sacrée, elle s'est battue contre la guerre : elle a été démantelée par la répression policière.

Ce qu'il faut se demander, c'est s'il est utile de tout sacrifier à l'unité organique lorsque les conditions ne sont pas remplies pour que cette unité ait des conséquences révolutionnaires. En France, le déroulement des faits a montré que c'étaient les réformistes qui avaient joué la bonne carte, qui avaient fait l'unité à leur profit.

Monatte reprochait à Pierre Besnard d'être le type même de l'utopiste et d'avoir tenté en France une expérience inspirée de celle réussie par la C.N.T. espagnole alors que les conditions n'étaient pas celles de l'Espagne. Pourtant, comparée à la foi de Monatte en la nécessité de l'unité, la position de Besnard semblait plus raisonnable parce qu'il essayait de la fonder rationnellement. Il écrivait dans les années 30 :

« L'unité comme la scission sera l'œuvre des partis politiques. Une unité de cet ordre restera précaire aussi longtemps que la notion de parti primera, dans l'esprit des travailleurs, la notion de classe ; jusqu'à ce que le réel prenne le pas sur l'artificiel. » (5)

Certes, la lutte pour les améliorations immédiates semble souffrir de la désunion, mais, sans être pour cela partisan de la politique du pire, on est obligé de remarquer que partout où des syndicats ont réussi à mener des luttes efficaces pour l'amélioration des conditions de vie à l'intérieur d'un système d'exploitation ils ont abandonné au moins en fait l'option révolutionnaire.

Il faut se garder de schématiser. Les diverses sociétés humaines ne sont pas identiques et c'est parce qu'ils ont su l'observer que les anarchistes ont choisi le fédéralisme contre le monolithisme, chaque collectivité pouvant se diriger vers des buts analogues à ceux des autres par des voies différentes qui lui sont en partie imposées par son passé, par sa « mémoire ». Cependant si l'on compare l'exemple espagnol à l'exemple français on constate que les anarcho-syndicalistes français ayant choisi pendant un quart de siècle la voie de l'unité à tout prix ont abouti à un échec au point de vue révolutionnaire alors que les anarcho-syndicalistes espagnols, bénéficiant d'un long effort éducatif commencé dès la première internationale grâce à la section espagnole favorable aux thèses de Bakounine (6), ont pu montrer qu'ils étaient aptes à gagner une révolution. En même temps que leurs alliés obligés ils ont perdu une guerre, mais cela est une autre histoire.

Marc PREVOTEL.

(1) Cf. « Le Monde Libertaire » nos 114 et 116 de juillet et novembre 1965.
(2) LABI, op. cit., p. 239.
(3) NICOLAS FAUCIER, « La presse quotidienne, ceux qui la font, ceux qui l'inspirent », Ed. syndicaliste.
(4) MONATTE, « Trois scissions syndicales », Ed. ouvrières, p. 162 à 175.
(5) Encyclopédie Anarchiste, p. 2818, article « Unité prolétarienne ».
(6) Cf. la série sur « L'Anarchisme espagnol » parue dans les M.L. de juillet 64 à juillet 65.

Dans le numéro de février :
IV. — Perspectives réformistes

La guerre a commencé avec l'apparition de la propriété privée et des classes, et reste la forme suprême de lutte, forme à laquelle on a recours pour résoudre les contradictions existant entre les classes, les nations, les Etats, les blocs politiques, à une étape déterminée du développement de ces contradictions.

MAO TSE-TOUNG.
La Guerre révolutionnaire.

La guerre Révolutionnaire

Depuis des millénaires une minorité d'hommes révoltés luttent pour faire triompher des symboles qui justifient l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Ce sont ces luttes qui rompirent le caractère statique des foules agglutinées. Elles furent à la fois, un frein et le moteur de l'humanité qu'elles éclairèrent et qu'elles ravagèrent, qu'elles pétrirent de sang et d'idées. Ce sont ces luttes qui constituent l'histoire.

A l'origine, la révolte oppose le misérable au puissant puis à un autre stade de civilisation la foule à ses dirigeants. Elle revêt un caractère différent suivant le milieu, l'époque, le système d'oppression, la maturité des hommes. Cependant elle a tendance à copier les violences qui opposent entre eux les clans qui dominent la société. Tyrannique ou luttes organisées comme le fut la grande guerre des esclaves conduite par Spartacus, meurtre systématique ou dévastation des biens du seigneur, du préteur, du bourgeois comme le firent les jacques du Moyen Age, telles furent les premières formes que prirent les poussées de fièvre qui jetèrent les hommes révoltés dans la recherche de l'absolu. Il fallut attendre les temps modernes pour voir la révolte faire sa mue et accoucher d'une action révolutionnaire élaborée, qui devait définir des méthodes d'action originales, appropriées aux structures économiques, aux moyens comme au caractère des hommes qui voulaient les faire éclater.

Deux de ces méthodes sont sorties de l'histoire pour rentrer dans la légende. Ce sont la barricade et le maquis que tout ce qui tient une plume inscrit aujourd'hui en haut de page dans le florilège révolutionnaire.

**

J'ai écrit quelque part dans notre journal que le monument le plus sublime que l'homme ait jamais construit depuis l'aurore de l'humanité n'était pas la grande pyramide, symbole d'abrutissement et de servilité collectifs, mais la barricade. C'est, protégées par ces quelques pierres branlantes, qu'ont continué à briller ces valeurs essentielles qui donnent à l'homme des raisons d'exister. La barricade nie l'autorité qui s'exerce par l'intermédiaire de la force publique, elle nie l'Etat dont elle conteste la divinité, elle nie le dogme, elle est contre ! Son bastion, c'est le faubourg ; son réservoir inépuisable, la rue ; ses troupes, elle les recrute parmi les ouvriers spoliés, les étudiants dont l'intelligence est mise dans les fers. Mais les hommes se sont rendu compte que l'usine, la ville pouvaient devenir prison. Pour déboucher de la ville, relater entre elles les cités insurgées, échapper à un affrontement disproportionné avec les forces de répression, la révolte a organisé un nouveau moyen de lutte : le maquis ! Le maquis, c'est l'esprit scout au service de la liberté, mais il s'agit d'une liberté d'où émergent des rêves d'enfance. L'homme qui bat la campagne, la mitraille au poing, désire certes être lui-même, mais à la manière de l'adolescent lancé à la poursuite de l'Indien, du gibier, de l'exaltation romantique. Comme la barricade est la négation de la police d'un régime, le maquis est la négation de son armée.

Ces trente dernières années, nous avons vu contre l'opinion de théoriciens pantoufflards, ces méthodes de luttes propres à la révolte se superposer et s'étendre. Ici, les ouvriers occupent les usines comme en Italie en 1921 ou en France en 1936. Là, ils dressent des barricades comme en Autriche en 1938. Ailleurs, se constituent des maquis, comme en Algérie ou à Cuba. Parfois, ces moyens divers sont combinés comme en Espagne en 1936. Mais juste-

ment à partir de la guerre d'Espagne une armée de type classique et destinée à affronter l'adversaire « avec des moyens plus puissants et plus efficaces » que ceux auxquels la révolte avait habituellement recours. Cependant l'armée des esclaves conduite par Spartacus comme celle des serfs constituée au Moyen Age, en Europe centrale furent défaits ! Celle des brigands, connue sous le nom de grande compagnie, comme celle des paysans de la Renaissance subirent le même sort. Et pourtant toutes ces armées avaient à leur tête des hommes de guerre blanchis sous le harnois. Tel fut également le sort de l'armée républicaine espagnole en 1938, et il semble bien que la seule exception à cette règle concerne les armées russe ou chinoise. Encore faut-il souligner que la révolution russe se fit suivant le processus aujourd'hui classique des désertions, des combats de rues, des groupes de partisans battant la campagne, et ce n'est que plus tard, la révolution triomphante que s'est constituée l'Armée Rouge. Cette armée « révolutionnaire » subira des défaites en Pologne, en Crimée et elle ne l'emportera que grâce à la division des Etats impérialistes et surtout à l'agitation « classique » entretenue dans ces

Ce moyen, c'est l'armée de type conventionnel baptisée pour la circonstance armée révolutionnaire. Et à la guerre des rues et des buissons va succéder la guerre révolutionnaire.

par Maurice Joyeux

L'armée révolutionnaire

Déjà au cours de l'histoire, nous avions assisté au rassemblement de révoltés en une armée de type classique et destinée à affronter l'adversaire « avec des moyens plus puissants et plus efficaces » que ceux auxquels la révolte avait habituellement recours. Cependant l'armée des esclaves conduite par Spartacus comme celle des serfs constituée au Moyen Age, en Europe centrale furent défaits ! Celle des brigands, connue sous le nom de grande compagnie, comme celle des paysans de la Renaissance subirent le même sort. Et pourtant toutes ces armées avaient à leur tête des hommes de guerre blanchis sous le harnois. Tel fut également le sort de l'armée républicaine espagnole en 1938, et il semble bien que la seule exception à cette règle concerne les armées russe ou chinoise. Encore faut-il souligner que la révolution russe se fit suivant le processus aujourd'hui classique des désertions, des combats de rues, des groupes de partisans battant la campagne, et ce n'est que plus tard, la révolution triomphante que s'est constituée l'Armée Rouge. Cette armée « révolutionnaire » subira des défaites en Pologne, en Crimée et elle ne l'emportera que grâce à la division des Etats impérialistes et surtout à l'agitation « classique » entretenue dans ces

pays par la propagande révolutionnaire. Au siècle dernier ces caricatures d'armées régulières furent abandonnées au profit d'abord de la barricade puis ensuite du maquis et il fallut attendre la fin de la dernière guerre pour voir les expériences des armées révolutionnaires russe, espagnole, chinoise se concrétiser en une stratégie, en une tactique, en une théorie qui s'est répandue sous le nom de guerre révolutionnaire et qui porte une estampille : Mao Tsé-toung.

Et c'est justement là que se place le tournant décisif qu'a pris le combat révolutionnaire. C'est là que l'artisanat révolutionnaire qui conservait à l'homme sa primauté fait place à la « grande entreprise » où l'homme révolutionnaire est broyé par la machine qu'il a inventée pour sa libération. Certes, nous avions connu dans l'histoire des armées révolutionnaires copiant les armées de métier et caricaturant ce que celles-ci avaient de plus contestable, la hiérarchie par exemple, la discipline ou le vocabulaire, mais cela découlait soit de circonstances soit de la formation des chefs que le hasard avait placés à la tête de la rébellion. Aujourd'hui la constitution d'une armée révolutionnaire n'est plus affaire de circonstances, elle est devenue un élément

majeur de la théorie d'émancipation des peuples. Mûrement réfléchi, elle est incorporée à l'interprétation communiste de Marx, le tout revu et corrigé par Pékin. Pour les imbéciles qui apprennent Marx dans des brochures secrétées par les partis communistes, l'armée révolutionnaire est aussi inexorablement liée à la théorie marxiste, que la loi du profit. Cette théorie de la guerre révolutionnaire et de la constitution d'une armée révolutionnaire, il faut en chercher la source dans l'événement majeur de ces vingt-cinq dernières années, la constitution d'Etats socialistes et la confusion qu'ils ont créée entre les intérêts de leur politique étrangère en tant qu'Etat et les intérêts des prolétariats internationaux adverses.

Oui, il faut bien comprendre cela. C'est à la constitution d'Etats socialistes (un pléoname, bien sûr) que nous devons la transposition des structures militaires traditionnelles dans l'organisation d'émancipation des hommes. Un pas décisif a été franchi ! L'Etat socialiste efface l'organisation socialiste, l'armée socialiste, chasse l'insurrection socialiste et alors, allant au bout de la logique, l'Etat prolétaire efface la classe prolétaire. C'est le déplacement à l'échelle nationale des éléments qui symbolisent l'exploitation de l'homme, c'est le rejet du concept de classe fondé sur l'aliénation des hommes au profit des Etats divisés en classe. C'est alors que tout naturellement l'armée révolutionnaire protectrice de l'Etat révolutionnaire, chasse de la première place l'organisation révolutionnaire protectrice d'une classe dans l'Etat. A la guerre des classes classique va succéder la guerre des Etats prolétaires contre les Etats capitalistes.

**

La guerre révolutionnaire, ou plutôt l'armée qui la fait, ne rejette pas pour autant toutes les formes de luttes qui, dans le passé, furent utilisées par les mouvements d'émancipation. Simplement elle les assujettit, elle les subordonne, elle les contraint, elle leur retire leur caractère spontané, elle les incorpore et alors le maquis comme la barricade ne sont plus qu'un des éléments d'une stratégie globale choisie par le commandement de l'armée révolutionnaire. Ils ne sont plus qu'un des pions que l'Etat-Major pousse sur l'échiquier. La décision leur échappe et ils perdent le bénéfice politique du sacrifice consenti. Dans l'armée révolutionnaire, ils ne jouent plus que le rôle de garde-flanc assuré autrefois par la cavalerie. La barricade et le maquis ont été le symbole de la liberté. La direction de l'armée révolutionnaire va transformer leur rôle et en particulier supprimer le caractère politique de leur action. Dans ce processus, l'homme disparaît au profit de ce que justement la barricade et le maquis contestent : l'autorité de l'Etat représentée par son appareil de classe, l'armée, et pour atteindre à cette dépersonnalisation de la lutte révolutionnaire, il n'aura fallu qu'un simple tour de passe-passe dialectique de la part des « théoriciens distingués du socialisme » : la transformation de l'élément-base du marxisme, qui de classe prolétarienne s'est devenu l'Etat prolétaire.

Avec l'avènement de l'armée révolutionnaire, se termine le temps de nihilisme révolutionnaire, de la pureté qui guide le choix de celui qui jetera la bombe et attend stoïquement la mort. Le rideau tombe sur « les Justes » d'Albert Camus, le livre se ferme sur la dernière page de « la Condition Humaine » d'André Malraux. Le partisan, le barricadier forment désor-



mais un tout avec l'armée révolutionnaire solidement structurée dont les cadres sont désignés en tenant compte des notes obtenues au cours d'une studieuse carrière au

sein du parti ou de l'Etat. On continuera à tuer le « tyran », mais on le fait avec une science qui laisserait sans voix César Borgia lui-même.

de propagande imbécile en faveur du nationalisme. Aujourd'hui, les masses font la chasse aux communistes et il n'y aura pas de troisième phase car la Chine n'interviendra pas. En Afrique, la théorie de Mao, qui n'a jamais dépassé la première phase de la mise en place des nationalismes, excepté en Algérie où elle vient de subir un autre échec, a contribué à la liquidation

des mouvements révolutionnaires. Dans l'ex-Indochine, dont la lutte était bien antérieure aux théories de Mao, la guerre se poursuit. Guerre révolutionnaire? Guerre classique? de toute façon les hommes meurent là-bas sans trop savoir si leur sacrifice aboutira à autre chose qu'à la constitution d'un Etat national avec ses structures et ses hiérarchies.

La théorie de Mao-Tse-Toung

Pour codifier la guerre révolutionnaire, il fallait une théorie qui, à l'épreuve, devint dogme. Il appartenait au parti communiste chinois de la définir en en tirant les éléments de sa propre expérience et de la justification historique de sa réussite.

Le premier Congrès de l'Internationale communiste en 1961 avait été très net. « Les masses des pays retardataires, proclamaient la résolution, conduites par le prolétariat conscient des pays capitalistes développés arriveront au communisme sans passer par différents stades de développement » ce qui naturellement est une condamnation de l'Etat nationaliste prolétarien, premier stade d'émancipation suivant l'évangile de Mao. Pourtant dans la même période un Tartare proposait une autre théorie qui devait servir de base à Mao Tse-toung. Pour Sultant Galiev, les nations sous-développées n'ont pas de prolétariat et alors ce n'est pas une classe mais la nation tout entière qui est aliénée. Il ne s'agit donc plus de libérer une classe qui dans la nation est assujettie à une autre classe, mais de libérer la nation des autres nations qui l'oppriment. Formule que reprendra d'abord Hitler pour justifier sa politique et après lui Mao. Théorie ridicule, car aussi sous-développé que soit un pays, il possède une classe de seigneurs ou de dirigeants qui exploite les classes pauvres, théorie pratique qui a l'avantage de détourner la classe ouvrière des maîtres qui l'exploitent et de renforcer leur nationalisme. Nous sommes alors loin de la formule ouvrière, « l'ennemi est chez soi et c'est en luttant contre son propre impérialisme qu'on aide le mieux les prolétariats du monde entier ». Et c'est des propositions de Sultant Galiev, d'ailleurs liquidé par Staline vers 1938, que Mao a tiré les éléments de sa proposition.

Mao a, dans un ouvrage destiné aux jeunes officiers de l'Armée Rouge, défini une stratégie militaire dont la seule originalité consiste à introduire dans les luttes révolutionnaires des concepts tactiques élaborés par Turenne pour sa campagne d'Alsace et repris par Bonaparte pendant la campagne d'Italie et s'inspirant des leçons de la guerre d'Espagne où Napoléon dut affronter à la fois l'armée anglaise et des formations de partisans. Mais cette tactique qui consiste à manœuvrer pour avoir la supériorité numérique sur un point donné, même si on est le plus faible, remonte au moins à Annibal et le principe du repli stratégique (la longue marche) nous rappelle une certaine traite des dix mille qui, elle, nous replonge dans l'antiquité. Soyons sérieux, les théories « géniales » du « Napoléon chinois » relèvent du bla-bla et sont tout juste bonnes à l'édification d'un cellulaire de l'immeuble ou à celle du sous-off d'une armée coloniale composée d'abrutis. Disons que le génie de Mao a surtout consisté à truffier le vocabulaire révolutionnaire de termes techniques empruntés au vocabulaire militaire et à appliquer une stratégie vieille comme le monde. De toute façon, il existe une autre application de la théorie de Mao et celle-là, elle mérite qu'on s'y arrête.

Cette partie de la théorie de Mao, que pour les commodités de l'exposé j'ai appelé

la théorie des « trois fleurs », est empirique en ce sens que si elle prend son point d'appui sur le postulat proposé par Sultant Galiev, elle est une interprétation à l'usage externe de la tactique qui permit à Mao de battre les nationalistes de Tchang Kai-shek. Elle a deux aspects fondamentaux. D'abord elle sacrifie la classe prolétarienne au concept de nation prolétarienne, ensuite elle subordonne l'autonomie du parti prolétarien aux intérêts de la politique étrangère de la nation socialiste.

La théorie de Mao est simple. Elle est constituée de trois phases distinctes (les trois fleurs) qui doivent aboutir à la fois à la libération de la nation de l'impérialisme et à la libération des populations du nationalisme. Examinons-les !

Dans les nations sous-développées où il n'existe pas de prolétariat urbain, les forces révolutionnaires doivent se fonder avec le nationalisme qui lutte contre les Etats colonialistes ou impérialistes (l'exemple le plus caractéristique de cette première phase fut la fusion du P.C. Algérien dans le F.L.N.). C'est la première fleur. Le parti se contente d'une agitation clandestine.

Lorsque le nationalisme est engagé à fond dans sa lutte contre l'impérialisme, le mouvement révolutionnaire doit engager le combat contre lui, avant qu'une victoire définitive ne le rende intouchable (on peut donner comme exemple de cette deuxième phase, la tactique de Mao contre Tchang devant l'impérialisme japonais). C'est la période de la reconstitution du parti et des groupes de partisans, c'est la seconde fleur.

Enfin, il arrive un moment où le parti révolutionnaire devient une menace à la fois pour l'impérialisme et pour le nationalisme qui alors se réconcilient et s'associent contre lui. C'est la période de formation de l'armée révolutionnaire, le repli sur des bases devant des forces supérieures (la longue marche). C'est l'instant que choisit l'Etat socialiste pour intervenir de tout son poids en faveur de la révolution et de son armée. C'est la troisième phase, la troisième fleur. C'est la période proprement dite de la guerre révolutionnaire.

Le malheur, c'est qu'il n'y a pas encore eu de troisième phase (sauf en Corée et dans un contexte particulier) et que les deux premières phases se sont soldées soit par des échecs soit par une lutte dont on ne voit pas la fin. Et à part des succès diplomatiques-enregistrés par la Chine, le plus clair de la tactique de Mao a consisté à installer dans des pays sous-développés des régimes forts qui ont rejoint le camp des impérialismes. Le cas de l'Indonésie est l'illustration frappante de l'échec et des dangers de la théorie de Mao.

En Indonésie dans une première période, le parti communiste a fait le jeu du nationalisme qui derrière un fantôme méprisable Soekarno, a installé un appareil d'Etat redoutable. Lorsque le parti a voulu passer à la deuxième phase, il a été balayé malgré ses deux millions d'adhérents qui étaient une force plus apparente que réelle, idéologiquement désarmée par des années

Penchons-nous sur un échec

Il faut le dire, au besoin rudement, aux amateurs d'un folklore douteux. Le combat en soi n'est rien et une politique comme une théorie se juge sur ses résultats. Contrairement à ce que nous avons toujours dit, contrairement à ce que proclamait le 1^{er} Congrès de l'Internationale, le communisme abâtardi par la période stalinienne a eu recours au nationalisme, courroie de transmission entre l'impérialisme et la société sans classe. **Ce fut partout l'échec.** Echec matériel car nulle part la théorie de Mao n'a abouti à d'autre résultat qu'au renforcement du nationalisme, à la liquidation des forces révolutionnaires ou à la guerre interminable. Mais l'échec de la guerre révolutionnaire n'est pas seulement un échec pratique, c'est peut-être plus encore un échec spirituel, car les conditions que devait remplir l'armée révolutionnaire pour gagner la guerre étaient telles que de toute manière une victoire militaire aurait abouti à un échec politique dans le pays libéré.

L'armée révolutionnaire telle que la définit Mao, dans son ouvrage « la Guerre révolutionnaire », est devenue une armée de classe et non pas l'armée de libération d'une classe. Elle est dans sa structure même la négation du socialisme égalitaire.

Pour exister, elle s'est constituée une hiérarchie, une bureaucratie, un appareil et, devenue milieu, elle a sécrété des hommes qui n'ont plus rien de commun avec le socialisme.

Bien sûr, armée traditionnelle, elle peut gagner une guerre et certains s'en réjouissent, aveuglés par une phraséologie de surface. En réalité, elle peut chasser une classe dirigeante, mais pour en constituer immédiatement une autre. Partout où l'armée révolutionnaire passera elle pourra le milieu révolutionnaire. Et, contre cette armée de classe dans l'état actuel des choses, c'est encore au maquis et à la barricade que les hommes libres auront recours. Et, pourtant, nous sentons bien tous que le maquis et la barricade sont, aujourd'hui, insuffisants. Nous sentons bien que ceux qui appellent à la lutte des classes devront se pencher sérieusement sur un problème, qu'il ne servirait à rien de se voiler la face devant cette évidence. Il faut construire l'outil de classe qui pourra faire front non seulement à l'appareil de répression de la bourgeoisie, mais également aux armées de libération camouflées sous l'étiquette révolutionnaire et qui ne sont en fait, que des éléments d'un impérialisme également camouflé.

Demain ?

Il est peut-être trop tôt encore pour esquisser une théorie des luttes révolutionnaires et nombreux sont ceux qui pensent que le plus urgent est d'ouvrir les yeux devant les réalités et de dénoncer les nationalismes abrités derrière la phraséologie révolutionnaire. Sans qu'ils s'en rendent bien compte nombre de militants ont marché et marchent encore dans la théorie de la nation prolétarienne et du nationalisme premier stade de libération humaine. Pourtant, sans rentrer aujourd'hui dans le fond du problème, je voudrais faire quelques réflexions sur une théorie de l'action révolutionnaire armée.

La guerre d'Espagne nous a appris les dangers, pour le mouvement ouvrier, de l'armée classique. C'est la structuration classique de l'armée républicaine qui a permis l'élimination des formations révolutionnaires. De toute manière et si l'armée républicaine l'avait emporté, celle-ci serait par sa structure même devenue un instrument d'Etat et un frein pour l'établissement du socialisme.

La guerre révolutionnaire par son étendue, son prolongement crée une psychologie de classe dominante, voisine de celle qui est à l'origine du bonapartisme pendant la Révolution française.

Les formes de luttes doivent conserver à l'homme la possibilité d'intervenir à tout instant dans le contexte politique que

la lutte provoque.

L'affrontement révolutionnaire doit être bref dans le temps et s'étendre sur la surface du pays, toucher toute l'économie, détruire toutes les structures politiques.

La notion de front continu, qui sépare les combattants et permet à l'armée classique d'utiliser sa technique et sa puissance de feu, doit être bannie. C'est dans le nombre que doit être noyée la classe dirigeante. C'est en collant à la classe dirigeante et à son appareil que le mouvement révolutionnaire l'empêchera d'employer des moyens modernes qui alors risqueraient de détruire ceux-là même qui les emploient.

Toute théorie moderne de lutte révolutionnaire doit s'inspirer à la fois de la grève générale, de la barricade et des maquis. Elle doit fonder entre eux ses moyens classiques. C'est à partir de ces quelques données élémentaires que le mouvement révolutionnaire construira une tactique et une stratégie de libération armée.

A la théorie de Mao de la guerre révolutionnaire menée par une armée révolutionnaire, antichambre du cézarisme, il faut opposer la théorie du peuple en armes et de la lutte sur tous les fronts économique et politique.

Et cette théorie il faudra l'établir ou renoncer à l'action révolutionnaire violente.

AMERIQUE LATINE

CHILI

Les « honnêtes gens » se sont émus de l'accueil réservé par les étudiants du Chili à Mr. Kennedy, en effet, celui-ci a été la cible d'un feu nourri d'œufs pourris et de crachats. 17 000 mineurs sont en grève depuis un mois dans les mines de cuivre qui sont propriété des compagnies américaines. Les travailleurs des mines de houille et de salpêtre ont déclenché des grèves de solidarité. Les enseignants et les fonctionnaires des services de santé se sont mis également en grève pour appuyer leurs demandes d'augmentation.

Le gouvernement a décrété l'état d'urgence dans les mines de cuivre, ce qui permet l'occupation des lieux par l'armée. Les dirigeants syndicaux ont été incarcérés.

Le gouvernement du démocrate chrétien Frei, dont l'élection avait été saluée comme un événement par la bourgeoisie libérale du monde, semble avoir pris un mauvais départ. Il devait pourtant constituer un test de la possibilité de résoudre les problèmes de l'Amérique du Sud autrement que par la révolution...

O.E.A.

La conférence de l'organisation des Etats américains s'est ouverte au Brésil ce qui est déjà un indice de son caractère et ce qui a motivé le refus d'y participer du Venezuela qui considère le Brésil comme une dictature. Les U.S.A. soucieux de garantir leur monopole sur l'Amérique du Sud n'ont pu cependant faire accepter leur projet (soutenu par le Brésil) d'une force permanente interaméricaine. Mais il n'est pas certain qu'au niveau des tractations secrètes entre chefs d'état-major un résultat n'ait pas été obtenu dans l'organisation de la lutte contre « la subversion et l'infiltration ». Ce problème a, d'ailleurs, fait l'objet d'une réunion des chefs d'état-major des divers pays américains à Lima.

Les théories sur la « guerre idéologique » qui tendent à remplacer, au niveau défensif, les frontières « géographiques » par des frontières « idéologiques » pourraient être à l'ordre du jour quand l'Europe sera à un stade d'intégration plus avancé, pour lutter contre les menées « subversives » dans les divers pays.

GUATEMALA

Nous avons effectué, le mois dernier, un tour d'horizon de la « subversion » en Amérique latine, il convient d'ajouter à cette liste le Guatemala où le chef du Parti révolutionnaire guatémaltèque, principal candidat de l'opposition aux élections a été assassiné. Ce serait pour certains la réponse de la droite à l'as-

RECONSTRUIR

Revue libertaire bimestrielle

— Buenos-Aires —

A demander à notre librairie.

sassinat du vice-ministre de la défense par les guerrilleros (car là encore une partie de l'opposition a dû prendre le maquis).

AMERIQUE DU NORD

U.S.A.

La General Motors a un chiffre d'affaires annuel de 85 milliards de francs (nouveaux). Quatre pays seulement, parmi les 117 qui adhèrent à l'O.N.U., ont un revenu national supérieur à ce chiffre.

Depuis cinq ans, l'économie des U.S.A. poursuit une expansion brillante qui fait s'élever régulièrement les bénéfices des entreprises (mille quatre-vingt sociétés ont réalisé quelque chose comme 80 milliards de francs de bénéfices nets dans les neuf premiers mois de 1965) et baisser le nombre des chômeurs. Si le premier point réjouit fort les « businessmen », le deuxième ne va pas sans les inquiéter. Au-dessous d'un certain point critique, le marché de l'emploi ne sera plus suffisamment tendu pour empêcher la pression des ouvriers sur les salaires. Cela pourrait bien être le point de départ du processus inflationniste qui casserait net l'expansion.

Notons que la guerre du Vietnam a « stimulé » énergiquement le rythme de l'expansion. Les soldats américains, les Vietcongs et les enfants qui crévent atrocement en Indochine permettent à la General Motors et à ses semblables d'envisager l'avenir avec une bienheureuse sérénité.

Comment s'étonner alors que le gouvernement américain a tenu à garder le secret sur les discrètes propositions de paix formulées par Hanoi il y a quelque temps ?

Alors que les B-52 étaient modifiés pour porter davantage de bombes, 27 tonnes chacune au lieu de 17 (il faut bien écouler les stocks de la dernière guerre). Cinq jeunes Américains ont brûlé publiquement leur fascicule de mobilisation.

Ces dangereux individus qui sapent les fondements de la civilisation sont passibles de cinq ans de réclusion.

Ceux qui n'ont toujours pas compris pourquoi nous nous affirmons révolutionnaires, pourquoi nous sommes pour la guerre des classes, ont-ils besoin d'un dessin ?

ASIE

CHINE

La rupture semble consommée. Au nom de la même méthode d'analyse marxiste réputée scientifique et infaillible, l'U.R.S.S. et la Chine aboutissent à des conclusions parfaitement divergentes. Pékin range donc le gouvernement prolétarien soviétique dans le même sac que le « tigre de papier » capitaliste et place son « différent avec Moscou dans la catégorie des « antagonismes irréconciliables » pour la première fois depuis le début de la crise. L'ordre est donc donné aux partisans des thèses chinoises de consommer la scission

et de fonder des partis marxistes léninistes (c'est-à-dire pro-chinois) pour combattre aussi bien Washington que son « allié » Moscou et les partis communistes qui s'y sont ralliés.

Ce raidissement signifierait-il que la Chine se sent menacée ? C'est ce que pourrait laisser prévoir les consignes données aux paysans chinois leur demandant de constituer des stocks de céréales pour faire face « à une disette éventuelle et autres événements imprévus ». Si ces interprétations étaient justifiées il se pourrait que nous assistions ou que nous soyons impliqués dans une grave crise mondiale dans un temps relativement rapproché.

EUROPE

ESPAGNE

Après les opérations de concentrations financières qui ont abouti à l'absorption du Banco central par le Banco hispano-americano (plaçant la nouvelle société au neuvième rang des grandes banques européennes), « Le Monde » signale la naissance : « d'une certaine inquiétude en raison de la pression politique que ces groupes pourraient exercer sur l'Etat (la sidérurgie, l'énergie et les industries chimiques sont, en fait, contrôlées par les banques privées) ». Il indiquait auparavant : « il est rare qu'une entreprise espagnole d'une certaine importance n'appartienne pas à l'un de ces groupes financiers qui sont aux mains des grands ». Signalons que d'autre part les banques américaines s'intéressent fortement aux investissements bancaires en Espagne.

Il aurait été établi par les agents de renseignements américains que le Général Delgado aurait été assassiné par une police parallèle ibérique utilisant des membres de l'O.A.S. « reconvertis ».

Le projet de loi sur la liberté de presse et le projet de loi sur le droit de grève témoignent de l'incapacité du régime de se hisser au niveau pourtant bas des autres pays européens en matière de liberté. Le premier affirme un certain nombre de mesures « libérales » telles que la liberté de créer des agences de presse, qu'il s'empresse de rendre inopérantes par d'autres mesures : « une agence espagnole (désignée bien sûr) aura l'exclusivité de la distribution des nouvelles provenant d'agences étrangères ».

De même pour le second : les grèves ne sont plus considérées globalement comme des actes tombant sous le coup des lois contre la sédition, à moins qu'elles ne « perturbent l'activité normale de l'Etat », ce qu'aucune grève ne manque de faire automatiquement... de toute façon le gouvernement reste seul juge en la matière.

Calendrier de S.I.A.

pour 1966

Prix : 3,50 F

En vente à la Librairie Publico

Les étudiants manifestent de nouveau dans les universités de Madrid et de Barcelone, et la plupart des professeurs du monastère de Montserrat sont relevés par la hiérarchie catholique de leur enseignement de philosophie.

U.R.S.S.

Le gouvernement prolétaire d'U.R.S.S. se félicite de la politique extérieure du Général de Gaulle (certains diraient de la France) et de la tournure excellente que prennent les rapports franco-soviétiques. Il nous semblait pourtant que de Gaulle était un des chefs d'Etat à avoir refusé de signer le traité de Moscou sur l'arrêt des expériences nucléaires ou du moins leur réglementation et qu'il encourageait par-là la dissémination des armements nucléaires comme n'a cessé de le répéter le P.C. français. Il nous semblait aussi que le gouvernement d'U.R.S.S. attachait à ce point une importance capitale, un de ses objectifs essentiels (du moins au niveau des objectifs explicites) étant la croisade pour le désarmement nucléaire.

Ne serait-ce que de la démagogie ?

Le discret appel du pied lancé aux membres du P.C. pour qu'ils votent de Gaulle signifierait-il que les sympathies soviétiques envers les autres gouvernements sont plutôt fonction de considérations tactiques en politique étrangère que du caractère intrinsèque de ces gouvernements ? Il nous semble que les anarchistes n'ont pas attendu les « révélations » de la Chine sur le caractère réel de l'U.R.S.S. pour avancer leurs hypothèses...

100 000 membres ont été exclus du P.C. d'U.R.S.S. en 3 ans avec, entre autres motifs, l'accusation d'insubordination aux critiques.

PAYS DE L'EST

La coopération soviéto-capitaliste se développe harmonieusement. L'Allemagne de l'Est, la Roumanie, etc... servent de banquiers aux pays capitalistes. En effet ces derniers ne pouvant pas fournir aux pays du tiers monde les moyens de financer leurs achats de matériel lourd, ils passent des accords de coopération avec les pays de l'Est et ce sont eux qui livrent les produits occidentaux en les incorporant à leurs propres fabrications destinées au tiers monde.

C'était simple il suffisait d'y penser, comme le disait une revue; la coexistence pacifique est la preuve qu'entre exploités l'entente est possible en dépit de divergences spectaculaires.

INTERDIT EN ALGERIE

Après deux saisies consécutives (N° 114 et 115) de notre journal en Algérie, les messages TRANSPORTS - PRESSE nous ont informés de l'interdiction de diffuser le « M. L. » sur le territoire algérien.

Les expéditions à destination d'Alger sont donc supprimées depuis le N° 116 de novembre.

● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste

JAPON

Un camarade de la Fédération Anarchiste Japonaise communique : « Notre mouvement se développe peu à peu et nous avons obtenu que des groupes de jeunes des Universités de Waseda, de Hosen, etc. forment des noyaux libertaires suffisamment nombreux et actifs pour organiser un meeting contre les élections du premier juillet passé... ».

Signalons qu'aux pieds du Fuji Yama notre camarade Ryo a ouvert avec sa compagne une Auberge Libertaire. Une soixantaine de camarades des environs de ce petit village se sont regroupés pour soutenir cette réalisation.

Avis aux globe-trotters.

Campagne internationale pour la Libération des détenus politiques en Espagne et au Portugal

Le congrès de « Amnesty international » qui vient de se tenir à Schevingue a révélé qu'il existait actuellement dans le monde plus d'un million d'em-

prisonnés pour « divergences politiques et religieuses ».

Participer activement à la campagne internationale lancée par la F.I.J.L. (Fédération Ibérique des Jeunes Libéraux) c'est faire un pas en avant vers la libération des prisonniers politiques du monde entier.

ESPAGNE

Depuis de longs mois déjà le camarade anarchiste écossais Stuart Christie croupit dans les prisons de Franco à cause de son internationalisme militant.

Depuis de longs mois déjà le camarade anarchiste écossais Stuart Christie croupit dans les prisons de Franco à cause de son internationalisme militant.

Vous pouvez l'aider matériellement et moralement en envoyant des colis à l'adresse suivante : British Consul.

Calle de Recoletas 22. Madrid. Espagne, avec la mention : « for Stuart Christie ».

URUGUAY

Nos camarades de l'Alliance Libertaire de l'Uruguay nous ont fait parvenir le texte d'un communiqué de 15 minutes qu'ils ont pu faire passer à la radio nationale dans le cadre de la campagne.

NOUVELLE ZELANDE

La Fédération Anarchiste de Nouvelle Zélande récemment formée, tiendra son premier congrès annuel du 26 décembre 1965 au 6 janvier 1966. Les principaux groupes se trouvent à Auckland et à l'université de Wellington.

HOLLANDE

Vingt-cinq jeunes qui s'intitulent eux-mêmes « provocateurs » ont été arrêtés par la police hollandaise. « Sud-Ouest » signale que : « la police commence à marquer quelque nervosité à l'égard de ces manifestants qu'elle qualifie de « groupes anarchistes ». « Non sans raison semble-t-il puisque ces jeunes déclarent : « Nous sommes contre toute

autorité, toute règle imposée. » Un camarade de Lille nous signale : « Le mouvement fait tâche d'huile grâce à son dynamisme. Il se développe à Amsterdam, Rotterdam, Utrecht, Harlem, etc. et couvre les murs de ces villes d'affiches et d'inscriptions qui appuient des manifestations de caractère local. Le premier numéro du bulletin qu'ils éditent a été saisi pour articles « séditeux » dans le style « comment fabriquer une bombe. »

ITALIE

Le congrès de la Fédération Anarchiste Italienne qui groupait quelque 200 délégués s'est tenu dans l'immense local que possède la fédération de Carrare sur la place principale de la ville (avouons qu'il y avait de quoi impressionner les camarades français habitués à des moyens plus modestes). Parallèlement s'est tenue une conférence de jeunes anarchistes avec la participation directe ou par lettres de camarades italiens, espagnols, français, anglais et hollandais. Le principe d'une rencontre européenne de jeunes anarchistes a été retenue.

FRANCE

En ce temps d'élections présidentielles on s'intéresse décidément beaucoup aux anarchistes. C'est d'abord un journal de droite qui déclare : « L'état-major gaulliste espère que son idole bénéficiera de l'appui des anarchistes ». La démonstration est d'ailleurs éclatante : les « anars » ne soutiennent pas le président sortant, reconnaissent le brillant journaliste mais, et c'est là que se trouve la preuve irréfutable, l'argument massu, indétruite : ils (les anars) accueillent M. Tixier-Vignancour. Compte tenu des innombrables lecteurs de droite qui sont abonnés à notre journal il faut reconnaître qu'il y a là de quoi faire baisser vertigineusement la cote du candidat fasciste. Nous faisons par conséquent le jeu du gaullisme...

C'est ensuite la gauche dans un de ses hebdomadaires qui s'en prend aux anarchistes. Dans une chronique qui signale que les anarchistes de la F.A.I. en Espagne ont facilité la tâche d'Hitler et de Franco (sic), ont peut lire : « J'entendais il y a quelques jours un vieil anarchiste se proclamer gaulliste. » Que Roger Ikor nous excuse mais ou bien il se prend pour Jeanne d'Arc et il se met à entendre des voix ou bien il a écouté un membre de l'U.N.R. et son pauvre cerveau fatigué l'aura

confondu avec un anarchiste. Trêve de plaisanterie, il est vrai qu'il existe des illuminés un peu partout et que nul ne peut empêcher personne de se proclamer ce qu'il veut bien se proclamer; la seule chose faisable est de ne pas admettre de tels individus dans nos organisations; je suppose que si je me proclamais communiste et que j'allais dire à un journaliste que je voterai Tixier il n'ira pas avant d'avoir effectué quelques vérifications écrire sur son journal que les communistes vont voter Tixier, alors à quel objet l'attitude de cet éditorialiste ?

Enfin il n'est pas jusqu'aux partisans de Mitterrand qui ne viennent nous voir arguant d'on ne sait quelle sympathie qu'ils auraient cru déceler dans nos articles pour le candidat de gauche ?

Nous tenons à éviter toutes démarches aux « électoralistes » qui chercheraient notre sympathie : dans la foire électorale nous sommes contre tous les candidats irrévocablement et à ce niveau nous ne faisons pas de discriminations.

ARGENTINE

La Fédération Libertaire Argentine a célébré en octobre son trentième anniversaire. Dans le numéro 189 d'« Acción Libertaria », organe de la F.L.A., principalement consacré à cet anniversaire, est retracé un historique de cette organisation, des différents congrès qui amenèrent sa formation, en 1935, à nos jours. Durant cette longue période marquée par la Révolution Espagnole puis par la Seconde Guerre mondiale, et pendant laquelle l'Argentine passa par différentes dictatures suivies de périodes de semi-liberté, la F.L.A. n'a pas cessé de poursuivre son effort de propagande, revues et journaux dont nous retrouvons les titres et l'historique dans « Acción Libertaria »; comme en témoignent également les différentes actions menées contre le régime.

Aux camarades argentins nous envoyons notre fraternel salut en souhaitant qu'ils réussissent dans leur lutte.

GRANDE-BRETAGNE

Paul Palowski l'un de nos camarades anglais arrêtés lors de la manifestation « pour la libération des prisonniers politiques en Espagne et au Portugal », a failli payer très cher son refus de coopérer avec

la justice anglaise. Il a d'abord refusé de donner son nom aux policiers, puis il s'est opposé à pénétrer volontairement dans la salle d'audience et a dû être « porté » par les policiers. De même il a refusé d'écouter ce que racontait le juge en couvrant sa voix avec des chants révolutionnaires, enfin il a refusé d'endosser l'uniforme qui lui était « offert » à la prison, restant nu dans sa cellule pendant dix jours. En conséquence il a été conduit à un hôpital psychiatrique avec une demande d'internement des autorités anglaises. Heureusement après une discussion avec le directeur de l'établissement celui-ci l'a immédiatement relâché, refusant d'interner quelqu'un « pour ses convictions politiques, même si elles ne correspondent pas à celles de la majorité des gens ».

ESPAGNE

Le Monde des 19 et 20 novembre a signalé l'accord intervenu entre « Hauts fonctionnaires des anarchistes » et des « Hauts fonctionnaires des syndicats gouvernementaux » visant à « renforcer l'efficacité de l'organisation syndicale (gouvernementale) et éviter des luttes intérieures ». « Le Monde Libertaire » avait déjà laissé entendre que quelque chose dans ce style se préparait, dans son numéro d'octobre en reproduisant un extrait de la circulaire de la F.I.J.L. (Fédérations Ibériques des Jeuneses Libertaires) expédiée au mouvement anarchiste international (face au défaitisme et au déviationisme).

Nous comprenons parfaitement les raisons qui ont poussé des anarcho-syndicalistes à accomplir ce geste de désespoir face à l'immobilisme de l'exil et à la répression de l'intérieur. Mais quel que soient les mobiles qui poussent des hommes (et ceux-là ont derrière eux de très longues années d'emprisonnement pour leurs luttes) il n'empêche que lorsque ces hommes procèdent à une analyse fautive qui les mène à des conclusions aberrantes en contradiction totale avec les positions anarchistes, ils s'excluent par là-même du mouvement anarchiste et ne sauraient prétendre à revendiquer une appartenance même passée qu'ils ont renié.

Signalons la parution d'une revue : « Presencia » tribune libertaire en espagnol. Animée par des Jeunes anarchistes et des membres connus de la C.N.T. espagnole, elle se définit comme une revue de lutte et d'analyse, destinée à combler le vide qui existe dans ce domaine.

Classiques de l'anarchisme

Bakounine et la campagne électorale

« Le suffrage universel, c'est la contre-révolution. »

PROUDHON.

« La Révolution sociale ou la dictature militaire », par Michel Bakounine

Comment se fait-il que ces hommes aient changé et que, révolutionnaires d'hier, ils soient devenus des réactionnaires si résolus aujourd'hui ? Serait-ce l'effet d'une ambition satisfaisante, et parce que se trouvant placés aujourd'hui, grâce à une révolution populaire, assez lucrativement assez haut, ils tiennent plus qu'à toute autre chose à la conservation de leurs places ? Ah ! sans doute, l'intérêt et l'ambition sont de puissants mobiles et qui ont dépravé bien des gens, mais je ne pense pas que deux semaines de pouvoir aient pu suffire pour corrompre les sentiments de ces nouveaux fonctionnaires de la République. Aurait-ils trompé le peuple, en se présentant à lui, sous l'Empire, comme des partisans de la révolution ? Eh bien, franchement je ne puis le croire; ils n'ont voulu tromper personne, mais ils s'étaient trompés eux-mêmes sur leur propre compte, en s'imaginant qu'ils étaient des révolutionnaires. Ils avaient pris leur haine très sincère, sinon très énergique et très passionnée, contre l'Empire, pour un amour violent de la révolution, et se faisant illusion sur eux-mêmes, ils ne se doutaient même pas qu'ils étaient des partisans de la république et des réactionnaires en même temps.

« La pensée réactionnaire, dit Proudhon (1), que le peuple ne l'oublie jamais, a été conçue au sein même du parti républicain. » Et plus loin il ajoute que cette pensée prend sa source dans le zèle gouvernemental tracassier, méticuleux, fanatique, policier — et d'autant plus despotique qu'il se croit tout permis, son despotisme ayant toujours pour prétexte le salut même de la république et de la liberté.

Les républicains bourgeois identifient à grand tort leur république avec la liberté. C'est là la grande source de toutes leurs illusions, lorsqu'ils se trouvent dans l'opposition; de leurs déceptions et de leurs inconséquences, lorsqu'ils ont en main le pouvoir. Leur république est toute fondée sur cette idée du pouvoir et d'un gouvernement qui doit se montrer d'autant plus énergique et puissant qu'il est sorti de l'élection populaire; et ils ne veulent pas comprendre cette vérité, pourtant si simple, et confirmée d'ailleurs par l'expérience de tous les temps et de tous les pays, que tout pouvoir organisé, établi, agissant sur le peuple, exclut nécessairement la liberté du peuple. L'Etat politique n'ayant d'autre mission que de protéger l'exploitation du travail populaire par les classes économiquement privilégiées, le pouvoir de l'Etat ne peut être comptable qu'avec la liberté exclusive de ces classes dont il représente les intérêts, et par là

même raison il doit être contraire à la liberté du peuple. Qui dit Etat ou pouvoir dit domination, mais toute domination présume l'existence de masses dominées. L'Etat, par conséquent, ne peut avoir confiance dans l'action spontanée et dans le mouvement libre des masses, dont les intérêts les plus chers sont contraires à son existence; il est leur ennemi naturel, leur oppresseur obligé, et tout en prenant bien garde de l'avouer, il doit toujours agir comme tel.

LES BOURGEOIS NE VEULENT LA LIBERTÉ QUE POUR EUX, ET C'EST LA LIBERTÉ D'EXPLOITER QU'ILS VEULENT

Voilà ce que la plupart des jeunes partisans de la république autoritaire ou bourgeoise ne comprennent pas, tant qu'ils n'ont pas encore essayé eux-mêmes du pouvoir. Parce qu'ils détestent du fond de leur cœur avec toute la passion dont ces pauvres natures abâtardies, énerverées, sont capables, le despotisme monarchique, ils s'imaginent qu'ils détestent le despotisme en général; parce qu'ils voudraient avoir la puissance et le courage de renverser un trône, ils se croient des révolutionnaires; ils ne se doutent pas que ce n'est pas le despotisme qu'ils ont en haine, mais sa forme monarchique, et que ce même despotisme, pour peu qu'il revête la forme républicaine, trouvera ses plus zélés adhérents en eux-mêmes.

Ils ignorent que le despotisme n'est pas autrui dans la forme de l'Etat ou du pouvoir, que dans le principe de l'Etat et du pouvoir politique lui-même, et que par conséquent l'Etat républicain doit être par son essence aussi despotique que l'Etat gouverné par un empereur ou un roi. Entre ces deux Etats, il n'y a qu'une seule différence réelle. Tous les deux ont également pour base essentielle et pour but l'asservissement économique des masses au profit des classes possédantes. Mais ils diffèrent en ceci que, pour atteindre ce but, le pouvoir monarchique qui, de nos jours, tend fatalement à se transformer partout en dictature militaire, n'admet la liberté d'aucune classe, pas même de celles qu'il protège au détriment du peuple. Il accepte et il est forcé de servir les intérêts de la bourgeoisie, mais sans lui permettre d'intervenir, d'une manière sérieuse, dans le gouvernement des affaires du pays.

Ce système, quand il est appliqué par des mains inhabiles ou par trop malhonnêtes, ou quand il met en opposition trop flagrante les intérêts d'une dynastie avec ceux des exploités de l'industrie et du commerce du pays, comme cela vient d'arriver en France, peut compromettre gravement les intérêts de la bourgeoisie. Il présente un autre désavantage fort grave au point de vue des bourgeois, il les froisse dans leur vanité et dans leur orgueil. Il les protège, il est vrai, et leur offre, au point de vue de l'exploitation du travail populaire, une sécurité parfaite, mais en

même temps il les humilie en posant des bornes très étroites à leur manie raisonneuse, et lorsqu'ils osent protester, il les maltraite. Cela impatienté naturellement la partie la plus ardente, si vous voulez la plus généreuse et la moins réfléchie de la classe bourgeoise, et c'est ainsi que se forme en son sein en haine de cette oppression le parti républicain bourgeois.

Que veut ce parti ? L'abolition de l'Etat ? L'émancipation réelle et complète pour tous, par le moyen de l'affranchissement économique du peuple ? Pas du tout. Les républicains bourgeois sont les ennemis les plus acharnés et les plus passionnés de la révolution sociale. Dans les moments de crise politique, lorsqu'ils ont besoin du bras puissant du peuple pour renverser un trône, ils condescendent bien à promettre des améliorations matérielles à cette classe si intéressante des travailleurs; mais comme, en même temps, ils sont animés de la résolution la plus ferme de conserver et de maintenir tous les principes, toutes les bases sacrées de la société actuelle, toutes ces institutions économiques et juridiques qui ont pour conséquence nécessaire la servitude réelle du peuple, leurs promesses s'en vont naturellement toujours en fumée. Le peuple déçu murmure, menace, se révolte, et alors, pour contenir l'explosion du mécontentement populaire, ils se voient forcés, les révolutionnaires bourgeois, de recourir à la répression toute-puissante de l'Etat. D'où il résulte que l'Etat républicain est tout aussi oppressif que l'Etat monarchique, seulement il ne l'est point pour les classes possédantes, il ne l'est exclusivement que contre le peuple.

Aussi nulle forme de gouvernement n'eût-elle été aussi favorable aux intérêts de la bourgeoisie, ni aussi aimée de cette classe, que la république, si elle avait seulement, dans la situation économique actuelle de l'Europe, la puissance de se maintenir contre les aspirations socialistes de plus en plus menaçantes des masses ouvrières. Ce dont les bourgeois doutent, ce n'est donc pas de la bonté de la république qui est toute en leur faveur, c'est de la puissance comme Etat, ou de sa capacité de se maintenir et de les protéger contre les révoltes du prolétariat. Il n'y a pas de bourgeois qui ne vous dise : « La république est une belle chose, malheureusement elle est impossible, elle ne peut durer, parce qu'elle ne trouvera jamais en elle-même la puissance nécessaire pour se constituer en Etat sérieux, respectable, capable de se faire respecter et de nous faire respecter par les masses. » Adorant la république d'un amour platonique, mais doutant de sa possibilité ou au moins de sa durée, le bourgeois tend par conséquent à se remettre toujours sous la protection d'une dictature militaire qu'il déteste, qui le froisse, l'humilie et qui finit toujours par le ruiner tôt ou tard, mais qui lui offre au moins toutes les conditions de la force et de l'ordre public.

(1) Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle.

les Élections, les Marxistes et les Anarchistes

DEPUIS plusieurs années les « requins de la politique » et leurs valets de pied de F.O.R.T.F. ou d'ailleurs conjurent, à chaque élection, tout le monde à voter et plus particulièrement les jeunes. Lamentables simagrées ! Cette immonde affiche présentée par deux charmants mannequins et qui devra inciter les jeunes Français à ne pas s'abstenir. Malgré cela le nombre d'abstentions ne cesse de s'accroître ! Alors on invoque tout le beau temps, tantôt la tourmente, voulant empêcher les gens de penser que les causes sont peut-être plus profondes. Nous, anarchistes, nous avons lieu d'être satisfaits. Tandis que les proxénètes de la politique s'affolent, des quantités de gens, le plus souvent inconsciemment, tombent dans les vices que les libertaires détestent depuis tantôt un siècle.

C'est à nous de redoubler d'efforts pour transformer le désagrément de la politique que manifeste aujourd'hui une masse considérable en prise de conscience anti-étatique, gestionnaire et libertaire.

Mais nous ne sommes plus les seuls à préconiser l'abstention ! Staliniens, Trotskystes, Bordighistes demandent aussi à leurs partisans de dire « Non à De Gaulle et Mitterrand » le 5 décembre. C'est là, précisément, que je vois un danger énorme pour l'avenir de l'anarchisme.

En effet, la plupart des marxistes ennemis du parti communiste ne votent pas parce qu'ils n'ont pas pu présenter un candidat ou pour des raisons tactiques, mais toutes opportunistes. C'est le cas évident pour les injectés staliniens de « l'Humanité Nouvelle », mais c'est aussi le cas pour les néo-trotskystes de « Voix ouvrière » qui auraient aimé que soit candidat à la présidence un militant « communiste révolutionnaire ». Les bordighistes semblent, eux, plus nettement anti-étatiques mais, de toute façon, ils réclament à cor et à cri, contre vents et marées, comme aux plus beaux jours de 1917 en Russie, la « révolution communiste » et la « dictature du prolétariat ». Considérant cela, tous ces gens

ne présentent aucun intérêt pour les véritables révolutionnaires libertaires, conscients des réalités et assoiffés de justice, de liberté et d'égalité sociale. Les « marxistes révolutionnaires » ne sont révolutionnaires que par la force des choses, parce qu'ils sont faibles et qu'ils cherchent des sympathies dans les milieux ouvriers lassés de la politique.

Qu'ils suivent les traces de Lénine, ou de Lénine vu par Trotsky, ne doutez pas qu'à la place des actuels moscovitaires ils feraient comme eux ou même pire.

Trotskystes du « parti communiste internationaliste » (IV^e INT.) ou de « Voix ouvrière » ils sont prêts à verser eux aussi dans l'électoratisme selon un processus qui a fait ses preuves avec le parti socialiste au début du siècle, puis avec le P.C.F.

Bordighistes du « parti communiste international », en admettant qu'ils ne versent pas, eux, dans l'électoratisme, ils sont toujours marxistes et veulent rebâtir le monde grâce à l'« Etat ouvrier » et la « dictature du prolétariat ». Il y a quelques mois les gens de « Voix ouvrière » se lamentaient à cause de l'absence d'un « parti ouvrier révolutionnaire » dans les pays où la situation semble proche de celle de la Russie en 1917. « Parti ouvrier », « avant-garde du prolétariat » apte à prendre en main « l'Etat socialiste » et à faire ce que vous avez vu se réaliser dans les pays où cela est arrivé...

Voyez ! Ils n'ont pas changé ! Et je le dis parce qu'il importe que tous les militants anarchistes et sympathisants socialistes libertaires le sachent avec certitude, le comprennent ! Si je dis que ces « marxistes révolutionnaires » représentent un gros danger, une menace et un handicap pour l'anarchisme dans l'avenir, c'est parce qu'ils sont capables, demain, d'acquiescer les jeunes qui auront déserté les « grands mouvements » sclérosés et mourant dans leur croissance.

Et soyez assurés que si demain de ces quelconques mouvements « marxistes-léninistes révolutionnaires », dont certains comme « Voix Ouvrière » sont très actifs, devenant d'une importance déterminante, il ferait tordre le cou aux anarchistes. Dans le numéro d'octobre du « Prole-

taire », mensuel du P.C.I. bordighiste, déjà ils injurient et calomnient, de façon méchante et pleine de mépris tranquille, les anarchistes espagnols, prenant prétexte de certaines erreurs, graves certes, de certains camarades de la C.N.T.-F.A.I. (de « participationnisme ») pour reprendre les vieilles condamnations du socialisme libertaire comme l'incapacité à l'organisation et son « caractère petit bourgeois », avec bien entendu, comme preuve, la référence au divin Engels. Et je suis étonné de voir un grand nombre de camarades anarchistes, sans parler de sympathisants, flirter avec ces néo-marxistes, prétendument révolutionnaires qui, eux, ne cherchent qu'à enlever au mouvement libertaire des militants en puissance, et n'hésitent pas, lorsque le besoin s'en fait sentir, à nous calomnier, du bout de leur omnipotente certitude, comme leurs grands frères du triste P.C.F.

Pour conclure : je pense que les anarchistes doivent lutter sur deux fronts.

Contre le parlementarisme, l'étatisme et tous les partis traditionnels et décadents, de l'extrême droite à la gauche.

Contre les pseudo-révolutionnaires marxistes qui prolifent, comme nous, de la faille de la politique « bourgeoise » mais qui, demain, pourraient entraîner les travailleurs dans les erreurs passées, les mêmes où les ont conduits la S.F.I.O. ou le P.C.F. et qui, de toute façon, ne peuvent qu'amener à la création d'un Etat omnipotent, c'est-à-dire une dictature similaire à celles de l'Est, gâchant encore l'émancipation des hommes.

Nous devons faire comprendre aux travailleurs qu'ils n'ont pas plus à espérer d'un candidat « communiste révolutionnaire » que d'un candidat « démocrate républicain » et que tout « parti ouvrier » partisan de la séduisante « dictature du prolétariat » les étouffera dans un corset de fer. Pour cela référons-nous à l'opposition fondamentale entre l'anarchisme et le marxisme, sans compromission, et démontrons aux salariés les failles du second, pour qu'ils puissent s'engager eux-mêmes, consciemment, dans la voie du socialisme libertaire.

Daniel FLORAC.

Propos sur la Télévision

ME proposant d'écrire chaque mois un papier sur la télévision, à quelques semaines de élections je me dois de rappeler son rôle néfaste dans la société actuelle.

Sans très bien nous en rendre compte, dans chaque détail de notre vie quotidienne, nous obéissons aux hommes du pouvoir de l'Etat. La télévision est leur meilleure propagande. Ce moyen d'influence pourrait presque leur suffire. Possesseurs de cet appareil publicitaire, tous les gouvernements peuvent dire et redire sur tous les tons « vous avez la liberté de réunion, de vous exprimer, la presse est libre », et la publicité reste interdite sur les antennes.

La télévision est un instrument de culture magnifique, mais un esprit ouvert doit toujours se demander qui en a la propriété et à quelles fins elle sert. On n'a pas le droit d'être tolérant avec la télévision. Exemple : qu'une émission nous montre un enfant mangeant des bananes et portant des chaussettes écossaises ; dans les jours qui suivront, la vente des bananes et des chaussettes écossaises pour les enfants aura triplé. Le lendemain de la catastrophe de Fréjus, le présentateur avait recouvert plus d'un milliard d'anciens francs de solidarité... ce fameux milliard dont on a tant parlé.

Nous ne critiquerons jamais suffisamment tout ce qui ne nous semble pas parfait sur cet écran. Niepce, l'inventeur de la photographie avait déclaré en déposant son brevet : « Appareil mécanique à reproduire le réel ». La télévision est une image animée reproduisant aussi le réel. Auparavant dans les discussions, beaucoup de personnes disaient pour appuyer leurs dires « j'ai lu », puis « j'ai entendu », maintenant le monde du travail dit trop souvent en pensant à l'image du poste de télé « j'ai vu ».

En effet ils ont vu ce qui était. Un journal peut mentir, une radio peut mentir, mais une image reproduit ce qui était, l'image c'est la vérité. Mais si chacun sait qu'un journal et une radio peuvent dissimuler ce qui est vrai, beaucoup ne pensent pas qu'une image puisse mentir. Bien au contraire nous pensons en général qu'une image reproduit mieux ce que nous voyons. Assistés à un match de football ou à un spectacle quelconque, et regardez la même visi-à sur votre écran de télé, combien de détails verrez-vous que vous n'avez qu'entrevous ? L'image est plus que la vérité. Si l'on voit

montre des travailleurs mal habillés en train de manger dehors, vous penserez qu'ils ne sont pas très heureux ; si l'on vous montre des travailleurs mal habillés en train de manger dehors, vous penserez qu'ils ne sont pas très heureux ; si l'on vous montre les mêmes travailleurs en dimanche au bord de l'eau, vous penserez qu'ils sont heureux. Tout est relatif dans cette description sommaire, mais c'est cependant ce qui reste dans notre subconscient quand l'image a disparu. Quand le cameraman a pris une image, il a pris position, il s'est engagé. L'image s'adresse plus qu'à notre vue, elle touche notre esprit, nous oblige à prendre position.

L'image reproduite sur notre écran de télé est diffusée pour remplacer le journal ou le livre dans lesquels nous puisions nos informations. L'image nous apporte en même temps que la vue, les preuves de la vérité qu'elle reproduit. Ne nous illusionnons pas.

Cependant, quoi de plus normal chez l'être humain que de chercher à tout voir, à connaître dans un laps de temps très court ce qui vient de se produire sur la planète, d'autant plus que pour cela nous restons chez nous, dans notre fauteuil et sans cérémonie.

La télévision de par ces faits, est un spectacle de masse, et tout pouvoir quel qu'il soit cherchera toujours à l'accaparer, pour mieux modeler nos consciences. Les sociologues américains vont jusqu'à affirmer que l'image de télévision représente une seconde vérité à l'information donnée, une réalité objective. La vision de l'écran faisant plus travailler les sens que la raison.

Dans les conversations, le bourgeois ose maintenant demander au travailleur : « Vous avez vu la télé hier ? » L'écran semble uniformiser les esprits. Et cela est une raison de plus pour ne regarder le poste de télé que seulement comme une belle réalisation technique au service du pouvoir de l'Etat qui, lui, s'en sert comme moyen de propagande. J'ai du reste fait une remarque bien simple à ce sujet, c'est que la plupart des gens actifs et intelligents, disposant d'un temps de loisir limité, ne regardent qu'avec parcimonie leur petit écran. De même je pense que le travailleur manuel, donc bien souvent très actif, est plus sensible aux sensations d'une image qu'un intellectuel ; sa conscience se trouverait donc plus malléable à la propagande bourgeoise de notre télévision.

Je sais que la propagande gaulliste du petit écran n'empêche pas les ouvriers de se mettre en grève, mais bien souvent cela leur est vital, du moins presque nécessaire, et relève plus de la lutte de classes ordinaire conditionnée et canalisée par le pouvoir. Certains travailleurs penseront, aidés en cela par les bourgeois, que l'évolution de la société continue malgré la télévision ; qu'en général l'humanité progresse dans le bon sens. Cela est vrai, mais je suis certain que cette évolution est freinée énormément à cause de ce petit écran qui semble chloroformer les esprits au lieu de les forcer à réfléchir.

Avec la télé, moyen de propagande de masse s'il en est un, de Gaulle nous invite à penser comme lui, il suggère nos idées, il canalise nos esprits. Quand nos pensées nous sont dictées par le discours ou la conversation à « bâtons rompus » qui se substituent au langage clair et simple, ce n'est même plus « du gaullisme », c'est de la dictature. Ces genres de conversation « au coin du feu » sont même antidémocratiques, les hommes ont besoin de dialogue pour s'affranchir.

Il est vrai que, pour se maintenir, le gaullisme a besoin des masses consentantes donc dupées, et la télévision est un instrument parfait pour ce genre de propagande. Je viens d'apprendre que l'hébdomadaire « Télé 7 jours » a tiré dernièrement à deux millions d'exemplaires, c'est déjà tout dire de l'importance qu'a prise la télévision dans notre vie...

Une dictature du genre de celle de Mussolini ou d'Hitler n'aurait guère de chance aujourd'hui en France ; pour gouverner, il faut aux capitalistes mystifier les travailleurs, les faire « prisonniers moralement » en leur suggérant leurs pensées. Pour des élections ou référendums, il suffit de pousser au maximum la propagande sur le petit écran, avant que les gens ne réagissent dans leurs réflexions... Quand ils réagiront, il sera trop tard.

L'Etat gaulliste impose ce qu'il veut dans les programmes, et encore plus aux actualités. Comme pour se disculper, le directeur du journal télévisé ne disait-il pas il y a quelque temps : « Un journaliste TV est d'abord un journaliste objectif ! »

Je ne sais si cela est de pratique encore courante, mais il y a pas de raison pour que cela soit changé, il y a peu de temps les interviews dans la rue... étaient jouées

par des comédiens payés au cachet. Inutile de dire que celles-ci « dans l'ensemble », car il fallait doser les réponses, reflétaient parfaitement ce que les masses « doivent » penser.

Le pouvoir gaulliste, comme tous les pouvoirs, possède, avec la TV, la possibilité de tromper les masses, les travailleurs surtout, cela quotidiennement et à longueur d'année.

Dans l'esprit et la pratique du gaullisme, la télévision est un moyen de dictature invisible.

Comme la majorité des Français, c'est vers vingt heures que je commence à regarder le petit écran.

Des actualités télévisées, je ne trouve pas de mot suffisamment fort pour en expliquer la malhonnêteté. Tout respire l'élection prochaine. Jusqu'à un freluquet qui est venu nous dire que l'on devait faire son devoir de citoyen en allant voter... Tous les gouvernements et leurs valets servent l'autorité, synonyme d'injustice sociale. Alors, et si je mettais ma main sur la figure de ce blanc-bec d'esclave, valet des bourgeois, est-ce que je ne le rai pas mon devoir d'homme ?

Au « Magazine des exploités », Francis Mazille nous a présenté un reportage sur l'île de Pâques. Excellent. Le travail de cet explorateur-écrivain semble bien fait. Quel dommage qu'il ne puisse revenir plus souvent. Sympathique, le bonhomme.

De nombreux journalistes se sont extasiés sur la quadruple émission consacrée à la « Force de frappe ». Je n'ai rien voulu voir, même pas la beauté des images... ni la fameuse conversation du présentateur et du général.

On n'a pas à discuter de l'efficacité d'un genre d'armement plus que de tel autre.

Encore une histoire de censure contre un auteur, M. Forlani, commentateur d'un petit film tourné au Venezuela. Il paraît que l'on a coupé et recoupé des passages de ce documentaire, à un point tel que « l'esprit » en serait enlevé. Il est vrai que le présentateur maison, Michel Péracard, s'est émerveillé de la discrétion avec laquelle le sujet avait été traité. Cela n'empêche que M. Forlani n'est pas content... et demande que son nom soit enlevé du générique ; c'est tout.

Gilbert LEGROS.

La critique cinématographique

La revue des revues de cinéma

Le mois dernier, il était question de quelques quotidiens et du peu de travail que, finalement, ils faisaient en faveur du vrai cinéma. Il semble que les revues spécialisées, celles conçues pour les amateurs éclairés de l'art cinématographique, appelées « cinéphiles », soient les bastions d'avant-garde anticonformistes et avancés en faveur d'un mode d'expression traité ailleurs comme un commerce ou un simple divertissement.

À tout seigneur tout honneur. Les « Cahiers du Cinéma », la plus importante des revues de cinéma, une des plus diffusées depuis qu'elle est soutenue par l'équipe de « Jazz-Magazine », se caractérise par le soin extrême apporté à la publication dans son ensemble et par la documentation photographique, toujours de bonne qualité et bien choisie. Pour tout cinéphile, il s'agit d'un outil de travail de choix. Hélas, dès que l'on entreprend, à l'aide du dictionnaire, de déchiffrer l'incroyable charabia qui compose la majorité des articles, il faut bien se rendre à l'évidence : c'est le galimatias complet.

Prenez pour exemple, dans le numéro d'octobre des « Cahiers », un article sur le film « Marie-Chantal contre le docteur Kah ». La technique est ici poussée à son comble. But : montrer combien l'auteur de l'article est plus intelligent que vous, spectateur, qui n'avez vu dans ce film qu'un amusant divertissement satirique, agréablement fait, alors que le génie qui écrit l'article lui, y a vu d'insoupçonnables profondeurs métaphysico-philosophiques. Moyen : aligner les plus aberrantes comparaisons, mettre côte à côte les mots les plus complexes, les comparaisons les plus obscures. Cela revient à peu près à dire : « Chabrol est à Hitchcock ce que Kierkegaard est à Nietzsche ». Méthode pour construire de pareilles phrases : prendre le nom d'un honnête artisan du film, dont on analyse une des œuvres (Chabrol). Mettre à côté un tâcheron du cinéma commercial qu'on a préalablement qualifié, depuis de longues années, de fracas-sant génie (Hitchcock). Ensuite, pour terminer l'équation, mettre en face deux véritables génies (Kierkegaard et Nietzsche) n'ayant si possible aucun rapport l'un avec l'autre et encore moins avec les deux cinéastes dont les noms précèdent. Nous obtenons ainsi une équation-critique type cahiers du cinéma. Mais entrons dans le vif :

« Tout Marie-Chantal repose sur l'invraisemblance. On citera « Lifeboat, North by Northwest ». A tort. La logique chabrolienne est unique car elle pousse jusqu'à la démente, la non-fixation des êtres. »

Plus loin, illustrant notre équation-critique type :

« Les deux branches conduisent au même arbre, Stevenson précède Aragon lequel suit Cocteau. »

On se demande qui a bien pu comparer le film de Chabrol aux deux films cités en anglais, et en quoi la démente et la non-fixation des êtres peut bien aboutir à la logique de Chabrol... De même, comme nous le disions tout à l'heure, tout l'art consiste à comparer Chabrol à Stevenson, Aragon et Cocteau, avec lesquels il n'a bien sûr rien à voir, ces trois écrivains n'ayant, eux non plus, rien à voir les uns avec les autres.

De pareilles éducatrices feraient rire si elles émanaient du petit bulletin de la classe de première du Lycée Jean-sou, mais venant d'une revue dont l'influence est indéniable, puisqu'elle est à l'origine de la Nouvelle Vague, on est en droit de se demander de quoi est fait le cinéma français... Ceci dit, le film de Chabrol n'est nullement en cause ici, j'ai pris personnellement

beaucoup de plaisir à le voir et à admirer les performances de Charles Denner et Serge Reggiani.

« Positif », autre revue importante de cinéma, suit une ligne bien plus simple, simpliste dirait notre critique de tout à l'heure : rendre compte des films qui sortent, et informer le lecteur sur ce qui se fait ailleurs. Revue engagée, révolutionnaire, « Positif » est certainement la meilleure revue sur le plan critique, bien supérieure à « Cinéma 66 », qui, tout en ayant l'avantage de vouloir vulgariser l'art cinématographique auprès du grand public, ne suit aucune ligne dirigeante et verse parfois dans le patronage.

Ces trois revues, « Les Cahiers du Cinéma », « Positif » et « Cinéma 66 » constituent la grande presse spécialisée dans le cinéma artistique.

Il existe aussi tout une presse que l'on pourrait dire semi-professionnelle, lue par quelques initiés ou par des gens du métier, qui n'en est pas moins intéressante par plus d'un point. Celle qui est en passe de conquérir le grand public est la sœur de « Positif », « Midi-Minuit ». Cette revue s'intéresse exclusivement au fantastique, ce qui est une tentative nouvelle et audacieuse. Il faut seulement déplorer que, peut-être faute de films à analyser, on trouve dans ses colonnes des articles sur des films non relevant pas du tout du genre fantastique, et, fanatisme aidant, que l'on y loue un peu trop facilement n'importe quel film d'horreur.

Il faut citer également « L'Avant-Scène du Cinéma », excellente revue de référence, puisque publiant les découpages intégraux des principaux films actuels ou classiques ; « Premier Plan », chaque numéro étant consacré à un créateur de film ; « Image et Son », revue culturelle presque toujours intéressante. Enfin, pour parler des revues engagées politiquement, en dehors de « Positif », il faut connaître « Miroir du Cinéma », communiste, et « Jeune Cinéma », revue de gauche reprenant les thèmes de la revue « La Méthode », cette dernière ne paraissant plus.

Il ressort de l'étude de toutes ces revues de cinéma (il y en a d'autres, il ne s'agit ici que des principales) que chaque équipe groupée autour de sa publication s'ingénie à découvrir « ses » auteurs et à s'en faire le porte-parole. Ainsi « Positif » et son animateur le poète révolutionnaire Ado Kyrou, avance le nom de Bunuel à chaque numéro. Mais comment faire autrement, tant il est certain qu'aujourd'hui Bunuel est, avec Orson Welles, le seul génie créateur du cinéma contemporain...

Pour les « Cahiers du Cinéma » (il faut bien y revenir...), il n'y a pas quelques génies du cinéma, mais bien plusieurs dizaines. Quelle chance nous avons, en 1966, de vivre dans une époque abritant plus de soixante génies dans le seul cinéma. Cette fois, l'art consiste à « découvrir » un auteur de film des plus inconnus, si possible apparemment banal et besogneux, pour le sacrer : le temps de quelques mois, génie du cinéma. Ainsi se sont vu porter au pinacle jusqu'à la prochaine découverte, d'honnêtes tâcherons comme Vittorio Cottafavi, Edgar-G. Ulmer, Ricardo Freda, Alfred Hitchcock, sans parler de tous les génies de la nouvelle vague. Et cette « politique des auteurs », reléguée aujourd'hui, qui voudrait que l'on trouve sublime n'importe quel film, pourvu qu'il ait été signé par un « grand » cinéaste ? Ainsi, Fritz Lang, qui est, par ailleurs, un des grands créateurs du cinéma, a signé deux petites bleuettes commerciales bâclées, « Le Tigre du Bengale » et « Le Tombeau hindou », que l'on s'est empressé de louer comme autant de créations divines, aussi importantes que l'avènement du parlant ou presque.

Les revues de cinéma, malgré leurs outrances, leurs insuffisances, sont cependant les seuls instruments de « culture » permettant d'établir la liaison entre le grand public du samedi soir et les quelques privilégiés qui voient dans le cinéma un moyen d'expression plus qu'un divertissement. Il faut se féliciter si une revue de ce genre atteint un

fort tirage, car c'est un peu grâce aux efforts constants des défenseurs du cinéma que le culte de la vedette englobe souvent le nom d'un auteur célèbre pour sa création, à l'égal d'un écrivain ou d'un peintre, plutôt que pour la publicité dont l'entourage les exploitants soucieux de vendre leur marchandise.

Jean ROLLIN.

Notre XIX^e Gala

Comme chaque année à pareille époque, « LE MONDE LIBERTAIRE » donnait son gala le 10 novembre à la Mutualité.

Notre gala, c'est un peu la distribution des prix pour tous ceux qui, toute l'année, contribuent à la diffusion de nos idées, c'est au : une prise de contact avec nos lecteurs, nos sympathisants.

Malgré un affichage en grande partie effacé par la prose et les portraits des gladiateurs d'opérette qui s'affronteront le 5 décembre, la grande nef de la rue Saint-Victor s'avéra trop exigüe. Des l'ouverture des portes à 20 heures, ce fut la ruée, en quelques instants, il n'y eut plus de places assises. Fort heureusement, les jeunes délaissant les fauteuils au profit des anciens s'installèrent en « tailleurs » dans les allées. Avec une précision remarquable, le rideau se leva à 21 heures. Notre ami Simone Chabillon, présentatrice chevronnée, ouvrit le feu avec quelques bonnes histoires de son cru. Elle cédait la place à une cascade de talents jeunes ou affirmés.

Ce furent : Gilles Naudin, jeune auteur-interprète doté d'une belle voix, d'une présence dynamique et qui, surtout, a quelque chose à dire, il le fait parfaitement.

André Valardy, un jeune que nous délaissions : notre ami Leo Noël de son cabaret « L'Ecuse », nous débita avec un sens consommé de la satire : « Le corbeau et le renard » en quatre langues ou plutôt en de savoureux sabirs de son invention qui firent ployer les plus allergiques au rire.

Avec Rosalie Dubois, c'est une sorte d'envoitement qui s'empare du public. Cette chanteuse « y croit », elle fait partager à ceux qui l'écoutent détailler ses complets les sentiments qu'elle exprime avec toi.

Nous forçant à vérifier que « la valeur n'attend pas le nombre des années », voici Patrick Morelli ; en parfait escolier, il nous régala de Rabelais. Mac-Orlan est à son répertoire comm : il est dans celui de sa mère, Monique Morelli. Dire des textes n'est pas chose aisée mais les choisir est sans doute aussi très difficile. Félicitons ce jeune artiste d'avoir su trouver cette page d'« emmène-moi au bout du monde » de Blaise Cendrars.

Au cours de poèmes, succédant la disuse de chansons, Denise Benoit a dans le chanson une place de choix. Elle fait avec un

égal bonheur tous les genres. Dotée d'une belle voix (qu'elle a durement travaillée) et d'un sens aigu de la scène, elle ne nous donna qu'un aperçu de ses immenses possibilités. Son « Mozart avec nous » que l'on doit à la malice de Boris Vian et à la Marche turque de Mozart donne une idée de sa virtuosité.

Nous ne manquons jamais de chansons : dans nos milieux. Cette année marqua le retour d'un vieux ami (jeune encore) qui a su se faire une place originale parmi ses collègues. Dadsu chante et dessine, ses caricatures d'actualité lui assurèrent un copieux succès.

Après un entracte où les rafraichissements furent les bienvenus (dans la salle, ça chauffait comme disaient les copains), le spectacle reprit.

Que dire des Chauves-souris ? Annoncées comme « silencieuses et insolites », nous dûmes nous rendre à l'évidence. Sans un mot, avec quelques accessoires (chapeaux et cannes) et une bande magnétique diffusant un fond sonore, ce couple nous fit vivre quantités de scènes. Tenant à la fois de la danse et du mime, ce numéro, d'un synchronisme poussé au paroxysme, nous laissa pantelants. De la grâce et des trouvailles, bien sûr, mais aussi « du « métier ».

Comme ne le dit pas Simone Chabillon, voici maintenant celui que nous attendions. Fortement grippé, l'ami Georges Brassens « tenu à venir faire son « tour ». L'accueil que lui fait la salle lui montre que le vague du « yé-yé » n'a rien submergé, ne pourra jamais nous faire les hurluberlus. La Chanson se porte bien, surtout quand elle est portée à bout de guitare et de moustache. Pendant plus d'une heure, notre camarade nous détailla ses succès, anciens et récents. Le public insatiable lui fit de nombreux rappels et c'est exténué qu'il quitta la scène.

Au cours de la première partie, notre ami Maurice Laisant, dans une courte allocution, avait exalté la noble tâche qui nous anime : la pleine réalisation de l'Homme.

Remercions pour cette bonne soirée tous les artistes qui nous assurent leur gracieux concours et tous les camarades plus ou moins obscurs qui, par leurs efforts répétés, assurent à nos fêtes : une si haute tenue.

J.-F. STAS.

Salut

à

la

Poésie

Poésie, anarchie, érotisme sont les trois clefs de mes dernières lectures.

La poésie domine chez Claude Kottelanne qui vient de réunir « quelques fleurs de son jardin » sous le titre Le Mauvais Sang. Publiée sous l'égide des Poètes de la Tour, collection parallèle à la revue « La Tour de Feu » cette mince plaquette n'obéit à aucun grand dessein apparent. Simplement elle transmet le cri d'un poète, ce cri que les hommes ordinaires entendent rarement :

« Je donne ce que j'ai ce que j'invente. »

« Je cherche une terre habitable. »

Guy Malouvier dirige la revue « Le Puits de l'Ermitte ». En tête du N° 3 il publie un long article « Sous l'éternel de Satan » dans lequel il cite André Breton : « C'est la révolte même, la révolte seule, qui est créatrice de lumière. Et cette lumière ne peut se connaître que trois voies : la poésie, la liberté et l'amour. » Malouvier ajoute :

« La poésie est le dernier refuge, l'ultime citadelle et la dernière arme de l'homme... Toutes les religions, et l'Etat en est une, avec leurs dieux, leurs demi-dieux et leurs prophètes, leurs messies et leurs saints, ont été créées par la maïsterie de quelques générations d'imbecilles qui ont imposé à leurs descendants hébétés toute la panopie absurde de leurs obsessions... L'homme, s'il existe encore comme volonté, doit aller jusqu'aux confins brûlants de sa pensée... Seule la fraternité des hommes peut donner un sens à notre aventure... Et la poésie, c'est aussi la fraternité »

L'érotisme, enfin, fleurit sous la plume de Joyce Mansour dans « Carré blanc », dédié à André Breton et paru au Soleil Noir.

« Ne craignez rien

Quand entre vos jambes

Je crie

Un mouvement de vos yeux

Suffit

Un mouvement de votre bouche

Et je jouis. »

J.L.G.



Militant chez Renault

par Daniel Mothé

(EDITIONS DU SEUIL)

VOICI un livre qui situe nettement la place que le militant occupe actuellement dans la société industrielle. Cet ouvrage a, certes, d'autres mérites. Il nous décrit avec un rare bonheur dans l'expression le climat d'une grande usine de métallurgie et les hommes que ce milieu sécrète. Mais ce qui est nouveau, original, ce qui marque clairement le tournant que le mouvement ouvrier a pris dans ces dernières années, c'est l'étude magistrale que l'auteur fait de la condition du responsable qu'il soit délégué d'entreprise ou secrétaire de sa section syndicale.

Coincé entre les ouvriers, dont beaucoup ne sont pas syndiqués et restent allergiques à la grande politique syndicale, et une direction d'entreprise qui ne se montre compréhensive que dans la mesure où lui-même fait la part du feu, le délégué, dont l'objectif consiste à conserver l'essentiel, qui est l'influence de l'organisation qu'il représente, ne peut se maintenir qu'à l'aide d'incessantes compromissions. Aliéné dans son travail de militant, suivant l'expression de Daniel Mothé, il l'est également par son organisation syndicale sclérosée dans ses structures. La foule de petits avantages qu'il obtient et qui, dans une certaine mesure, aménage la condition ouvrière, l'intègre au système. La direction a bien compris le problème et en échange d'avantages, dont tous ne sont pas négligeables, elle exige une collaboration qui garantit sa tranquillité.

Daniel Mothé n'est pas plus tendre lorsqu'il examine les réactions de l'opposition révolutionnaire aux mœurs syndicales actuelles. Peut-être ne voit-il pas assez ce que l'attitude de la majorité syndicale, comme celle de la minorité doivent au milieu ambiant ? Peut-être sous-estime-t-il trop la faculté des cadres syndicaux et des syndicalistes révolutionnaires à se reconvenir à une autre politique lorsque la situation économique se détériore et qu'ainsi sont créées les conditions d'une revendication plus incisive ? Peut-être ne croit-il plus à une détérioration de l'économie capitaliste suffisante pour créer une situation révolutionnaire. De toute façon, même si sur plusieurs points on ne pense pas comme lui, on doit convenir que la première partie de son livre est un apport considérable et qu'il fera date dans l'histoire de l'évolution de la condition ouvrière.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur précise la cogestion et la son propos est moins clair. On sent que pour lui la cogestion est un repli et marque la distance qu'il a parcourue entre ses rêves de jeunesse et son analyse des possibilités limitées de l'action syndicale telle qu'il nous l'a définie. Lui dirai-je que je ne vois pas très bien comment il fera accepter à la direction la cogestion qui remet en cause les structures de son entreprise. Elle en rejettera le principe et alors il faudra employer la force. Et si la force est susceptible de faire accepter le partage des responsabilités à la direction je ne vois pas très bien comment on limitera ceux qui l'emploient à la revendication bâtarde de cogestion. Ou la direction tendra dans l'entreprise et la situation du militant continuera à

se détériorer ou la direction cédera et le militant la chassera.

De toute manière, ce livre considérable doit être lu et médité par tous les militants. On pourra le discuter mais on ne pourra plus établir le bilan de notre époque sans se référer à lui.

L'anarchisme

par Daniel Guérin

(COLLECTION IDEES)

LE projet de la collection Idées éditée par Gallimard est de mettre à la portée de tous les grands courants de la pensée contemporaine. Cette collection, qui a publié Freud, Sartre, Rostand, Breton, Camus, publie aujourd'hui un ouvrage de Daniel Guérin sur l'anarchisme ! C'est un événement considérable ! Des milliers de lecteurs vont avoir sur l'anarchisme une vision différente de celle de « Monsieur Tout-le-monde » qui, en général, lorsqu'on prononce le mot devant lui, a sur les lèvres le sourire supérieur des imbéciles. L'anarchisme en pénétrant dans cette collection a franchi le cordon sanitaire enroulé autour de lui par la civilisation actuelle, la civilisation de l'autorité. Il rentre dans le circuit des pensées qu'on discute et qu'on compare en dehors du cercle étroit des initiés, et nous pouvons dire que si Guérin, comme les responsables de cette collection, a rendu à l'anarchie un service inappréciable, il a rendu au public, qui cherche à savoir et dont les oreilles sont pleines des bruits de bottes qui sont la musique de marche du socialisme autoritaire, un service non moins grand. Mais que dit donc Guérin sur l'anarchisme ?

Le livre de Guérin est d'abord un livre d'histoire comparée de la philosophie, de l'économie, de l'organisation et de la morale de comportement anarchiste. Histoire étudiée à travers l'œuvre de Stirner, de Proudhon, de Bakounine et de Kropotkine, et on peut dire que Guérin fait un tri, entre tout ce qui a été proposé par nos théoriciens, et le compare au socialisme autoritaire. Et puis, l'ouvrage de Guérin est un raccourci magistral des grands moments de l'anarchie et là, en faisant non plus œuvre de philosophe mais d'historien, l'auteur a écrit sur l'action des anarchistes dans la révolution russe et dans la révolution espagnole des pages inoubliables qui rectifieront les images d'Épinal que les communistes collent sous le nez du travailleur.

Bien sûr, le format de ce livre incite à la concision et un ouvrage rapide de vulgarisation d'une pensée aussi dense que la nôtre implique des choix, et les choix sont toujours matière à discussion. Mais, si on peut discuter sur le détail, il est incontestable que l'ensemble donne une idée exacte des nuances de notre pensée et des gestes exaltants de notre histoire. Mais, ce qui peut-être frappera le plus le lecteur, en dehors de la documentation énorme qu'a dû rassembler l'auteur pour mener son projet à bien, c'est le sérieux avec lequel il a mené son travail à son aboutissement logique : la confrontation du socialisme autoritaire avec le socialisme libertaire. En effet, dans l'ouvrage de Guérin, le folklore est absent. Oh ! je sais que certains le regretteront, qui n'ont vu de l'anarchie que la bombe, le sexe, et l'exhibitionnisme douteux, qui fit la fortune littéraire de jeunes bourgeois à la recherche d'un « job » pour se singulariser.

Enfin, Guérin installe l'anarchie dans notre époque. Alors qu'on a, avant lui, proclamé que l'anarchie était la philosophie sociale du romantisme et que, par conséquence, elle était morte avec lui, l'auteur proclame que l'anarchie est la philosophie qui imprègnera un socialisme économique encore empêtré dans le centralisme démocratique et bourgeois que nous légua la révolution française. Et amis pour amis, je préfère ceux qui prétendent que nous ne sommes pas encore arrivés à l'âge de raison à ceux qui proclament que nous avons eu une belle jeunesse mais qu'aujourd'hui il nous faut nous préparer à disparaître.

Eh bien, et cela vous paraîtra peut-être paradoxal, mais c'est au moment même où Guérin proclame sa foi en notre avenir que je me sens mal à l'aise. Car enfin, mon cher Guérin, vous parlez bien d'erreurs, d'affaiblissements, d'ions le mot, d'une certaine dégénérescence de l'anarchie et vous lui proposez un mâle vigoureux, le marxisme, qui, bien sûr, a eu bien des écarts de jeunesse mais auxquels dame anarchie pourrait conférer grâce et douceur. Vous avez moins confiance en l'anarchie, et en ses débordements qu'en l'enfant naturel que pourrait lui faire le matérialisme historique. Voire / C'est vrai que les générations qui montent regardent avec stupeur ce qu'est devenu le grand rêve de l'humanité, le socialisme ! C'est vrai que pour beaucoup l'anarchie reste une philosophie qui montre son derrière. Mais il est également vrai que l'anarchie, philosophie de l'homme, a un intérêt majeur de se séparer nettement du marxisme, philosophie d'hier, usé, rongé par l'exercice du pouvoir.

De toute manière, et ce que je viens d'écrire plus haut le montre bien, le livre de Guérin est doublement précieux car il projettera la pensée anarchiste dans le public et par ses choix discutables il donnera matière pour construire un anarchisme moderne.

Le voyage en Chine

de Jules Roy

(JULLIARD, EDITEUR)

CET ouvrage a fait couler beaucoup d'encre et il rappelle aux hommes de ma génération quelques souvenirs réjouissants. Un Gide, par exemple, qui, après avoir levé le poing salle Wagram, se précipitait en Russie pour découvrir la terre promise. Nous avons connu le retour de Gide et l'œuvre qui suivit. Nous avons connu l'écrivain promu au rang de vipère lubrique et d'ennemi du peuple et nous souhaitons bonne chance à Jules Roy qui, avant son départ, aurait dû lire moins de livres, sur la Chine et en compensation quelques-uns des livres qui nous contentent les aventures des intellectuels naïfs qui, comme lui, après avoir aperçu les Lieux saints durent accomplir leur chemin de croix.

Bien sûr, Jules Roy est un écrivain de qualité et un honnête homme un peu grincheux et qui refuse de prendre des vessies pour des lanternes. Parti pour étudier et écrire une histoire de la « Longue Marche », on lui a surtout montré des palaces pour visiteurs de luxe et la face inexpressive des fonctionnaires chargés de l'empêcher de voir ce qui l'intéressait. L'écrivain a pris le mors au dent. On ne voulait pas lui donner accès aux archives pour écrire l'histoire de la révolution chinoise, on ne voulait pas le mettre en contact avec les survivants de l'épopée, alors il écrivit le voyage de ses déboires y compris ses déboires sentimentaux et on peut dire que le livre est réjouissant. Je ne sais ce qui m'a le plus amusé ou le plus indigné, de la misère et de la servitude d'un peuple ou de la roublardise des fonctionnaires d'État, de la jobardise de l'intellectuel ou de la manière indigne dont on prétendit lui imposer la vérité officielle.

Allons, voyageur pour la Chine, lisez le *Voyage en Chine* de Jules Roy. Il en vaut la peine !

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

Daniel GUERIN
L'anarchisme
Col. Idées, 3 F.

EN SOUSCRIPTION
M. BAKOUNINE
Socialisme, Fédéralisme et anti-théologie 9 F
à Publico, C.C.P. 11 289-15 Paris.

EN SOUSCRIPTION
Ni Dieu ni Maître, D. Guérin, 36 F.
à Publico, C.C.P. 11 289-15 Paris.

NOUVEAUTES
Daniel MOTHE :
Militant chez Renault.
Max AUB :
Campo frances 18
Maurice FROT :

Le roi des rats 19
Rene CHAR :
Poèmes.
L'âge cassant 9
Tristan TZARA :
Les premiers poèmes 15
Suivis de 5 poèmes oubliés.
Danilo DOLCI :
Enquêtes sur un monde nouveau 18,80

Claude KOTTELANNE
poèmes
Le mauvais sang .. 3,50 F

TIERS MONDE
ALLEG :
La question 3
AMEILLON :
La Guinée, bilan d'une indépendance 12,30
BOUTHOU :
La surpopulation dans le monde 12
CAMUS :
Actuelles III. Chronique algérienne 1939-1958 5
Danilo DOLCI :
Caspillage 21,60
Enquêtes sur un monde nouveau 18,80
DUMONT :
Cuba, socialisme et développement 9,90
L'Afrique noire est mal partie 12
Eve DESSARRE :
Catechisme amillais 12,30
Josué DE CASTRO :
Géographie de la faim. Géopolitique de la faim. La faim au Brésil. Le livre noir de la faim.
Mamadou DIA :
Contribution à l'étude du mouvement coopératif en Afrique noire 4

FANON :
L'an V de la révolution algérienne 7,50
Les damnés de la terre. Ernesto CHE GUEVARA :
La guerre de guérilla 8,90
Pierre GALEE :
Le pillage du tiers monde. L. HUBERMANN et P.-M. SWEZEY :
Ou va l'Amérique latine NGUYEN KIEN :
Le Sud-Vietnam depuis Dien-Bien-Phu 18,80
LACUNAY :
Paysans algériens, la terre, la vigne et les hommes. Fadela MRABET :
La femme algérienne 8
Charles BETTELHEIM, J. CHARRIERE, H. MARCHISIS :
La construction du socialisme en Chine 17,50
Pierre MARTIN :
En Kabylie dans les tranchées de la paix 4,50
MEISTER :
Socialisme et autogestion en Yougoslavie 21
PEYRONNET :
L'autogestion en Algérie. 22

Robert FRANCOIS
L'anarchisme et la science moderne
brochure, 1,50 F

DISQUES DE JAZZ
45 t. : 9,65 F - 33 t. : de 22,25 à 27 F
Charlie PARKER : Vogue EPL 8.202 (45 tours) Scraphle from the apple; Out of nowhere; Dewey Square; Klactoveedestene.
Charlie PARKER et Miles DAVIS : Barclay 74.038 (45 tours). All private; She rote; K.C. blues; Star Eyes.

Kid ORY and his creole Jazz Band :
Vogue EPL 7.024 (45 tours) 12th street rag; Eh ! la-bas; Savoy rag; Tiger rag.

Django REINHARDT et son quintette du Hot Club de France :
Vogue EPL 7.066 (45 tours) Nuages; Douce ambiance; Stockholm; Del Salle.

Louis ARMSTRONG : 1^o Armstrong joue W.C. Handy, 45 tours, Philips 429.420 BE. Saint-Louis Blues; Memphis Blues; Beale street blues.

2^o Satchmo plays King Oliver, Sterco, 33 tours Stereodisc 142.001. St James Infirmary; Jelly roll blues; Old Kentucky home; Chim blues; I ain't got nobody, etc.

3^o Armstrong et Ella Fitzgerald « Poty and Bess », 45 tours, Barclay 70.273. It ain't necessarily so; Oh, I got plenty o'nuttin; Oh, Lawd, I'm on my way.

Charlie MINGUS : Pithecanthropus Erectus, 33 tours, Atlantic 332.023.

The Jazz Messengers, 33 tours Philips B 07.175 L (Oscar du disque de jazz 1957). Infra rae; Nica's dream; It's you or no one; Ecaroh; Carol's interlude; The end of a love affair; Hank's symphony.

Jimmy SMITH : 33 tours stéréo Blue note 4.011. 1^o The Sermon ! J.O.S. Flamingo.
2^o 45 tours Vogue 74.087. O'ltman river; Step right up; Beggar for the blues.

G. BRASSENS
L'intégrale de ses chansons et poèmes 33 F

Le Bout Galeux

par Jean-Pierre Chabrol

(GALLIMARD, éditeur)

Gallimard vient de rééditer ce roman qui parut chez Amiot-Dumont, il y a quelques années et qui obtint le Prix Populiste. Depuis, cet écrivain a fait son chemin avec deux succès : « Les Fous de Dieu » et, plus récemment, « Les Rebelles ».

Je n'aurais probablement rien dit de lui, si ce roman ne se passait pas dans les milieux ouvriers qu'il entend nous peindre et si le morceau de bravoure du livre n'était pas constitué par une grève du type « gestionnaire », telle que précisément nous l'avons préconisée à l'époque où cet ouvrage fut écrit.

Ainsi sont réunis à tous les éléments qui firent la fortune du roman typographique prolétarien, tels que le furent les livres de Poulaille et de quelques autres. Comment se fait-il que, la dernière page tournée, le lecteur ne soit pas convaincu ? Question de style. Il est vrai que les scènes de violence manquent de force et

que l'écriture, qui se veut simple pourtant, colle mal au sujet. Question d'ambiance, peut-être, le comportement des hommes, qui pourtant répètent les mêmes gestes que leurs aînés, n'est plus le même. Les ouvriers de Chabrol n'y croient plus, ou plutôt ne croient plus de la même manière que ceux qui battent le mouvement syndical.

Certes, il s'agit d'un livre honorable. Je serais étonné si sa lecture suscitait beaucoup de vocations ouvrières. Mais alors, et cela me paraît plus grave, lorsqu'un ouvrage de ce genre manque de tonus, il devient ennuyeux, et on comprend alors que les ouvriers n'y trouvent plus qu'un reflet de leurs ennuis, qu'un encouragement à leurs espoirs, et préfèrent la « Série noire ». Je ne sais pas si l'auteur a milité dans le mouvement ouvrier, mais je dois dire que si j'apprenais qu'il est venu à la littérature après un court passage sur les chantiers, et que sa formation a été acquise aux syndicats chrétiens, je n'en serais pas autrement étonné. Non, décidément, même avec le caractère que la convention littéraire impose à l'ouvrage, le mouvement ouvrier, ce n'est pas cela. A ceux qui en doutent, je conseille alors de lire « Travaux », de mon ami George Navet.

Collections Populaires

PLATON, de François Chatelet (Idées). Voici un livre qui sera une utile introduction à l'histoire de la littérature et de la philosophie grecques. On peut discuter l'interprétation de l'auteur, mais les textes de Platon parlent d'eux-mêmes.

LA VIE DE JÉSUS, d'Ernest Renan (L.P.). Voici enfin dans une collection populaire le livre fameux de Renan qui souleva l'incrédulité des « bons pères ». Disons que c'est un essai d'explication de l'aventure de Jésus ; disons aussi que depuis on est allé beaucoup plus loin dans le domaine de l'histoire et de la réflexion, mais qu'on ne l'a jamais égalé dans le domaine du style.

CHAUDS LES GLAÇONS (L.P.), de Ion Fleming. Un policier pas plus mauvais qu'un autre, mais qui ne nous fera pas oublier les grands américains du genre. Il est curieux de constater que les machineries techniques qui agrémentent ces romans noirs modernes font regretter les bonnes petites intrigues de « papa ».

DAVID COPPERFIELD (L.P.), de Dickens. Cet ouvrage a bercé notre jeunesse. L'utilisation qui en a été faite à la télévision a certainement donné à l'adolescence le goût de mieux connaître ce chef-d'œuvre de la littérature naturaliste anglaise.

HISTOIRE DE LA PEINTURE MODERNE (L.P.), de Herbert Read. Voici un ouvrage illustré indispensable pour tous nos jeunes intellectuels qui veulent comprendre le cheminement de la pensée qui a conduit les héritiers de la peinture impressionniste à Picasso, à Miró, à Chagall, etc. Ils retrouveront au cours de cette prodigieuse aventure de l'esprit la marque ineffaçable que le surréalisme a imprimée sur les arts de notre temps.

LE NEGRE DU « NARCISSE » (L.P.), de Joseph Conrad. La littérature de langue anglaise a bien vieilli et si on lit encore J. Conrad, c'est qu'il sert de transition entre la littérature de l'époque victorienne et les temps modernes. Cet ouvrage de Conrad est surtout intéressant par sa forme maritime. Débarrassés de ses pesantes descriptions que le romanisme avait infligées ou récité, il se parcourt vite et s'oublie rapidement.

DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INEGALITE (L.P.), de J.-J. Rousseau. Dans ce livre, qui a inspiré toute la philosophie révolutionnaire qui suivra, Rousseau définit la transformation de l'homme par son milieu. Ecoutez le voix de Rousseau : « L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut faire de son état. » Et si vous ne l'avez déjà fait, dépêchez-vous de lire cette œuvre fondamentale.

A paraître prochainement dans le « Livre de Poche » :

- Terramania, par Kriteff
- Mariage, par Charles Plisnier
- Mort dans l'après-midi, par Hemingway

★ RADIO

BEAUCOUP de mes amis s'intéressent à l'Espéranto et le pratiquent. Cependant les occasions de se servir de la première langue internationale sont assez rares en dehors des milieux espérantistes qu'il n'est pas toujours aisé de fréquenter. Les isolés trouvent dans la radio un excellent moyen pour conserver « l'oreille ». Voici une liste internationale (peut-être incomplète) d'émissions relativement audibles en France : le dimanche, Rome sur 31 m 33 et 25 m 20 de 17 h 35 à 17 h 50. Sofia sur 48 m 04 et 25 m 61 de 21 h 05 à 21 h 30 et sur 49 m 42 et 41 m 35 de 0 h 30 à 0 h 55.

Le premier lundi du mois, Hilversum sur 298 m et 402 m de 23 h 40 à 23 h 55. Le dernier lundi du mois, Budapest sur 240 m et 48 m 10 de 19 h à 19 h 30.

Le mardi, Vienne sur 577 m, 514 m, 293 m, 25 m 45 et 16 m 78 de 17 h 50 à 18 h.

Le mercredi Gdansk sur 230 m de 7 h 20 à 7 h 35.

Le jeudi, Belgrade et Zagreb sur 439 m, 264 m, 48 m 78, de 0 h 05 à 0 h 20. Le dernier jeudi du mois Prague sur 233 m de 18 h 50 à 19 h.

Le vendredi, Hilversum (voir lundi pour la longueur d'onde) de 23 h 45 à 23 h 55.

Le vendredi et le samedi, Pékin sur 47 m 85, 45 m 70, 40 m 42, 39 m 37, 32 m 12, 30 m 14, de 21 h à 21 h 30.

En outre, signalez que Varsovie 200 m, 50 m 42, 50 m 04, 48 m 90, 42 m 11, 41 m 99, 41 m 27, 41 m 18 diffuse quotidiennement de 16 h 30 à 17 h un intéressant programme espérantiste.

J. F. S.

▲ DISQUES par J.-F. STAS

LORSQUE Henri Gougoud monta de Toulouse, fin 1957, avec ses chansons et sa guitare, nous fûmes quelques rares privilégiés à pouvoir goûter ce qu'il appellerait alors, modestement, ses esquisses. Nous fûmes unanimes à décider qu'il passerait au gala de notre journal, ce fut pour lui un bon départ. Depuis, la vache enragée, notamment à « l'Ecluse » chez l'ami Léo Noël, il semble maintenant que l'épidémie bruyante, qui a fait tant de mal, soit en régression. Le texte reprend la place que lui avait volée le rythme, la musique va à nouveau estomper le tapage. C'est le moment que Polydor a choisi pour sortir un grand 33 tours d'Henri Gougoud, c'est le moment pour celui-ci de monter à sa vraie place. La pochette « chanson française » annonce : douze chansons quatre étoiles » (Polydor 46 161 Sélection). Douze chansons qui fleurissent l'espoir, l'amour, le rêve, la sensibilité, la tendresse (que Gougoud souhaiterait peut-être sous-jacente, mais qui éclate comme un bourgeon tout au long du disque). Une place spéciale revient à « Prière pour Mozart » qui fit cet été un gros succès au festival de Spa, aussi nous ne résistons pas au désir de la publier. L'accompagnement de ces douze petits chefs-d'œuvre est dû à l'orchestre de François Rauber, qui est l'auteur des arrangements musicaux.

Francis Lemarque (45 tours, Fontana 460 946 ME) met ici en musique deux poèmes de Francis Carco, « Le Bar du dernier verre », fraternel et mélancolique, et « Au son de l'accordéon », enjoué, bien dans son ton. Les deux autres titres, « Un jour on s'en va » et « Que dit le vent », sont du bon Lemarque, un label de qualité.

Jacques DOUAI (33 tours S.M. 25 A 193) chante « Le travail et les travailleurs ». Il n'est pas question ici de démagogie, mais d'une idée fixe qui fait de Jacques DOUAI notre parent. Personne n'était mieux placé que lui, artiste laborieux, artisan soucieux de la bonne finition, pour enregistrer ces chansons très diverses, mais qui traitent toutes du travail, dans un esprit qui est le nôtre ! Pauvre Martin, de BRASSEIN. Un peu plus de chansons, de P. SAKA et J. BERNARD. Métamorphose, de Jacques CHARPENTREAU et Jacques DOUAI. La complainte mécanique, de A. HUOT et Paul MISRAKI. Le chauffeur de taxi, de PREVERT et KOSMA. Les tisseuses, de CHRETIEN de TROYES, musique de Jacques DOUAI. Les Canuts, d'Aristide BRUANT. Il a fallu, de Michel VAUGAIRE et Pierre AVAY, Arthur, de Claude LEVEILLE. Neuf chansons d'un choix judicieux qui devraient être le départ d'une série.

Les Trois Horaces (Clarités 33 tours, CLA 1028). Ces jeunes, qui nous ont étonnés par l'éclectisme de leurs tours, ont un sens aigu du chant choral. Ils nous offrent ici des chansons du folklore international, interprétées avec une maîtrise dont certains

groupes, plus étoffés et plus anciens, feraient bien de s'inspirer.

Jacques Marchais chante Aragon, Bérinmont, Dimey, Ronsard (45 tours, BAM.624). Jacques Marchais, qui hante les cafés chantants de la Contrescarpe, est un parfait interprète de chansons poétiques, ses interprétations que ce disque le révèle au grand public, il le mérite.

VARIÉTÉS Prenez le «Bus»

LS ont partis sur la route... Mais non, ce ne sont pas les histrions sortis tout droit d'un roman de Théophile Gautier dont je veux parler. Et pourtant tel le personnage du capitaine Fracasse, ils se promènent sur un « Char » pour réveiller les villages où ils installent leurs bâteaux qui rassemblent alors de nombreux badauds curieux et intéressés.

Leur char... un vieux bus aussi fourbu que l'haridelle qui traînait autrefois Molière, sa troupe et son génie. Leurs grands espaces... les rues, les villages, les cités grouillantes de la région parisienne. Leur public... des banlieusards fatigués par leur journée de travail et l'harassant trajet qu'ils accomplissent chaque jour pour regagner leurs pénates mais assoiffés de spectacle intelligent. Tout cela ressemble à une parodie qu'eût aimée Victor Hugo.

Enfoui dans la capitale, le « cabaret » paraissait inaccessible à une population éloignée de la ville. Ces artistes, ces chanteurs ont résolu le problème avec de très maigres moyens financiers mais avec du « cœur à l'ouvrage ». La solution, elle était simple, ce public qui aime la bonne chanson, la poésie, les belles variétés ne pouvait venir... alors ils traitent vers lui. Comment ? Il suffisait de se pencher sur l'histoire du théâtre et de la pantomime pour trouver un moyen. Il suffisait de revenir aux sources... Et c'est comme cela qu'est né le « Bus », parainé par le populaire poète-compositeur Francis Lemarque.

Un autobus à la réforme fut acheté en commun et transformé, l'arrière servira de plateau, le reste, de salle de spectacle... De quoi y glisser un piano, un rideau, quelques projecteurs et bien entendu des fauteuils, fort confortables du reste... Il fallut compter et utiliser la place au centimètre.

Un programme fut établi et fouette cocher ! la caravane démarra, trimbalant ses poètes, ses chanteurs, son pianiste.

L'équipe qui compose le programme est jeune, homogène, sympathique, au talent sûr et nouveau. Que ce soit Gilles Naudin, jeune auteur-compositeur au bel avenir certain, la jolie Jocelyne Michel et ses tendres chansons, Claude-Bernard Guedj, Jack Messy également auteurs-compositeurs dont les accords refrains nous enchantent, Françoise du Mesnil qui sait si bien choisir ses poèmes, Denis Palos, à l'humour noir, caustique et très ripe-gauche, le pianiste F. Gérimont et ses notes harmonieuses, ces nouveaux troubadours errants apportent au spectacle qu'on nous offre pour un prix modique, l'élément essentiel et indispensable qui fait qu'une soirée passée parmi eux et leur pittoresque engin est réconfortante et plaisante et qu'on a envie de revenir.

Lorsque le « Bus » s'installera sur une de vos places, allez le voir, quelques souvenirs vous monteront à la tête comme le fumet de ces « crus » de notre répertoire qui pendant des siècles éblouissent le cerveau avec les productions de tous les poètes de la grande route...

Le « Bus » passe, puis il s'en va cheminant vers d'autres destins... Mais soyez certains que le spectacle donné royalement votre tête, étayé par son décor insolite qui le rattache à celui que le bon Pégase domine sur ses bâteaux devant la « paroisse » des premières communes.

Suzy CHEVET.

● THÉÂTRE

Les ZIKOV

au Théâtre Récamier

Pièce étrange où se révèle l'âme slave, complexe et naïve tout à la fois, déconcertante par une recherche inattendue du plus profond de l'être, s'abîmant soudain dans des puérilités enfantines.

Les personnages évoluent dans une logique qui n'est pas la nôtre, sans parvenir à nous la faire accepter.

J'aurais aimé, quant à moi, que ce divorce fut plus total et efficace, subissant plus pleinement le caractère tourmenté des héros que nous présente Gorki.

L'interprétation est remarquable avec, en tête, Toni Taffin, qui apporte une présence, une vie et une autorité qui ne sont plus à vanter, Geneviève Bray, très russe dans une composition singulière, et Danièle Ajoret, qui jette le rôle ingrat d'un personnage peureux et effacé, subissant la vie et glissant sur elle sans y mordre.

Autour d'eux, d'heureuses silhouettes nous sont données par Gilbert Génat, Armand Mefre, Lydie Murguet et Jean Leuvas, le metteur en scène de la pièce.

M. L.

Les grandes conférences de Paris

Maurice JOYEUX sera à AMIENS lundi 13 décembre à 21 heures. Sujet : « Le vrai visage de l'Anarchie » à ANGERS, vendredi 17 décembre à 21 heures à NANTES, samedi 18 décembre à 21 heures. Sujet : Mao Tse-toung et la politique des trois-fleurs. Pour lieu et adresse consulter la presse locale.

La Femme Cheval

au Théâtre du Tertre

UNE comédie du XX^e siècle qui, sous un masque d'humour et de situations cocasses, cache le visage de la tragédie.

Le mari fête sa quarantième année. Ecrivain raté, marié à une comédienne qui a renoncé au théâtre. Ils n'attendent plus rien de la vie, cette vie qui leur apparaît comme le néant. Comment s'évader du néant ? Le seul moyen est... l'imagination. Alors il faut jouer « dans le cirque de la vie ». Il faut changer de personnage, se multiplier, se diviser, faire succéder les métamorphoses. Homme, cheval, chat, dresseur qu'il faut s'évader.

Pierre (André Lacombe que nous avions déjà apprécié dans « Andorra », au Théâtre d'Aubervilliers) passe de la haine à l'amour. Nina (Fabienne Mai) emportée dans le torrent de l'absurde se démène avec peur et humour. La soubrrette (Françoise Arnaud) apporte une note de fraîcheur. Enfin l'écurier (J.-C. Bouillaud) campe une esquisse burlesque des chercheurs angoissés dans le domaine de la philosophie.

Quatre personnages, simples et tourmentés, faibles et puissants emportés dans un rêve de métamorphoses, métamorphosés dans une vie absurde.

Bertil Schutt nous dépeint des personnages de sa Suède natale, personnages réels mis dans un théâtre moderne. Théâtre de prison, effrayant, mais à la fois simple et jovial.

Le Théâtre du Tertre passe la rampe en parlant à cœur ouvert, sans salamalets, ni tra-la-la... Un théâtre sain, un vrai théâtre.

Ramon FINSTER.

(1) De Bertil Schutt.

«Les Chiens sans muselière»

au Théâtre de la Commune

« Le théâtre de la commune s'est engagé résolument dans une voie qui lui est particulière, celle d'un théâtre en prise directe sur la réalité contemporaine. » C'est Gabriel Garran qui parle. A Aubervilliers, il dirige ce théâtre de la commune qui a monté, la saison dernière, « Andorra » et « Mort d'un commis voyageur ». Cette année, Gabriel Garran a adapté et mis en scène avec succès les « Chiens », d'un auteur flamand jusqu'alors inconnu en France. Tone Brulin.

« Le théâtre moderne doit offrir au spectateur une image de son temps », dit encore Garran. Et, en effet, c'est bien une image (cruelle) de notre temps que nous offre cette représentation sans complaisance d'un drame né de l'apartheid. La pièce nous transporte en Afrique du Sud, plus exactement au Transvaal, dans une ferme-prison, gardée par des mafflous. Mais, « les chiens », ce sont aussi des hommes. Dans la ferme-prison des Labuschagne, des Noirs ont disparu et la police vient enquêter. Tel est le point de départ. Je vous laisse le soin de découvrir la suite.

Au moment où les événements de Rhodesie rendent plus actuels que jamais les problèmes de la coexistence raciale. Une telle pièce ne peut pas passer inaperçue. D'autant moins que l'ensemble de l'interprétation est remarquable. Il faut vite aller applaudir les « Chiens ». Je dis vite car le programme doit s'achever avec la première semaine de décembre.

J.-L. GERARD.

Nos suiveurs

Réjouissons-nous. Tout est changé. Il n'est plus en France un homme pour ne pas reconnaître que le corps appartient à celui qui le possède et, plus encore, pour la femme, qui a charge et puissance de donner ou non la vie.

Ce n'est pas seulement M. Mitterrand qui réclame l'abrogation de la criminelle loi de 1920, mais aussi les autres candidats à la présidence, jusqu'à Tixier-Vignancour (ce pourvoyeur de prison, cet indicateur de police).

A quel courant d'air magique, à quelle heureuse mutation, devons-nous un aussi brusque et salutaire revirement de ceux qui, voici un an, se désintéressaient de la question quand ils n'appelaient pas de leurs vœux l'emprisonnement et le baigne (1) pour qui pratiquait l'avortement ou même simplement la contraception ?

Religieux, politiciens, moralistes, on voyait ces mêmes hommes, prêts à envoyer des gars de vingt ans à la tuerie au son des fanfares patriotiques, larmoyer sur le sort des spermatozoïdes, au nom du respect de la vie.

Pourquoi faut-il qu'un aussi bienheureux changement d'opinion tombe à la veille de la kermesse électorale ?

D'autres que nous ne feront peut-être aucun rapprochement entre celle-ci et celui-là cependant que notre humeur chagrinée et... notre expérience nous inclineraient à un scepticisme justifié pour tout ce qui concerne le battage politique et les promesses électorales.

Il y a gros à parier que les tréteaux démontés, quel que soit l'élu, on rangera aux débris des illusions parlementaires les projets les plus mirifiques assurés sur la foi du serment.

Nous ne saurions, cependant, que nous réjouir de pareils engagements dans la mesure où ils rappellent à l'opinion l'existence des chaînes qui oppriment le peuple, et le font se pencher sur le problème et le résoudre, s'il en a le courage.

Nous ne saurions que nous réjouir de pareilles campagnes (même menées démagogiquement) pour la grâce qu'elles rendent aux anarchistes qui n'ont pas attendu les élections de 1965 pour poser, non seulement le problème de la liberté de la femme devant la maternité, mais le problème démographique dans toute son ampleur.

Paraphrasant de la Rochefoucauld qui disait que « l'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu », nous pouvons déclarer que tout semblant d'intérêt à la chose sociale est un hommage que les politiciens rendent aux anarchistes.

En effet, les anarchistes sont à l'origine du problème démographique, des méthodes contraceptives, comme ils sont à l'origine du syndicalisme, du coopératisme, du droit à la vie pour les vieillards, de l'antimilitarisme, du problème sexuel, de l'éducation moderne avec l'école mixte et les méthodes actives.

Le palmarès n'est pas vilain pour des utopistes dont on refuse de partager la table, mais dont on n'hésite pas à faire les pochettes.

Certes, nous savons trop bien, hélas, que nous ne sommes suivis qu'à contrecœur et que ceux dont nous fûmes les précurseurs, non seulement oublient de nous citer, ce qui n'est que faute mineure, mais tentent de trahir nos vœux et nos moyens, de travestir notre pensée, de défigurer nos projets et d'aiguiller nos propositions sur des voies de garage.

Pour en revenir au problème de la natalité, rappelons que c'est à nous tous qu'il appartient et non à quelques candidats en mal de présidence, et qu'il se pose à tous un peu plus longtemps que le temps d'une campagne électorale.

Maurice LAISANT.

(1) On a été jusqu'à la peine de mort sous le règne de cette ganache galonnée, dont la sénilité ne parvenait à dissimuler qu'aux yeux des imbécilles sa criminelle politique depuis son ambassade à Franco jusqu'à son agnouiement devant Hitler.

La Pilule...



électorale

A bas la loi de 1920

Vive l'émancipation de la femme ! Vive la maternité consciente ! Vive le coupe libéré ! Vive... Vive Mitterrand, Vive Tixier-Vignancour, Vive Antier, Vive le pouvoir en place, pendant qu'on y est !

Amis lecteurs, la foire électorale bat son plein, et chaque candidat se mesure pour promettre ce qu'il fera lorsqu'il sera président de la République. C'est-à-dire le chef suprême de la nation et de nos destinées.

Planning familial, contrôle des naissances, liberté de conception, loi de 1920. Voici nos postulants au super pouvoir qui entrent en France. Pour peu, les voilà bientôt sous le coup de cette loi du 31 juillet 1920, loi scélérate parmi tant d'autres, interdisant la propagande anticonceptionnelle, votée par une Chambre réactionnaire et conservatrice, sans la moindre opposition de la part des élus de « gauche ».

Entendez-les ces pourfendeurs de l'injustice sociale, ces grands rivaux en défenseurs de liberté, ces chevaliers du droit de la femme et du couple, ces esprits éclairés se plaçant à l'avant-garde de la raison !

Mitterrand, lui, c'est le candidat de la « gauche ». C'est donc normal qu'il propose le premier l'abrogation de cette loi à l'opinion publique. Et tout compte fait, il faut tout de même lui rendre cette justice : vingt-quatre heures avant Tixier-Vignancour et quarante-huit heures avant Antier et M. Marcellin, ministre du Pouvoir établi.

Puisqu'il est de bon ton à ces candidats d'être des « hommes modernes » très « dans le vent », alors allons-y ! Tapons dans cette loi, tout au moins en paroles, en promesses, que risquent-ils après tout ? simplement d'être élus, ou d'être battus et de s'en retourner à leurs revenus.

Trêve de plaisanterie, messieurs les candidats ! Nous les libéraux, nous vous invitons à constater que cette loi date de quarante-cinq ans. Depuis, au

cours de ces quatre décades et demie, vous avez tous participé au Pouvoir.

Monsieur Mitterrand en 1956, vous avez été ministre de la Justice. Monsieur Tixier-Vignancour, en 1940, dans le gouvernement Pétain, vous avez été ministre de l'Information. Monsieur Antier, vous avez été ministre sous la IV^e République. Quant à vous, Monsieur de Gaulle, vous êtes en possession de TOUS les pouvoirs depuis 1959. Et jamais aucun de vous n'a alors songé à remettre en cause l'ineptie de cette loi nataliste. Eh, bon sieur de Gaulle, vous feriez bien de nous dire qui vous approuvez de vos sujets : M. Marcellin ou M. Debré !

Bien mieux, nous avons connu le Front populaire en 1936, le grand espoir de la Libération entre 1945 et 1948, le Front républicain en 1956. La « Gauche » a détenu, durant ces trois périodes, la majorité au Parlement. Jamais cette Gauche n'a eu la volonté ou l'idée de dénoncer la loi liberticide de 1920.

Messieurs les Candidats, il se trouve parmi vous un avocat qui, malgré son expérience professionnelle (sic), confond les dates relatives à cette loi (1922 au lieu de 1920). Eh oui ! Monsieur T.-V. c'est une erreur, vous qui vous prenez pour « l'Homme du Vingtième Siècle ». (On vous enlève donc des points.)

Alors vous devriez savoir, vous, le défenseur des nobles causes, quelles étaient les victimes de cette loi. Mais nous ne sommes pas certains de l'étendue de vos connaissances en ce qui concerne cette question. Par conséquent, nous, les anarchistes, nous allons vous l'apprendre : cette loi rétrograde a été votée contre les néo-malthusiens de la Ligue universelle pour la régénération humaine ; contre les anarchistes Eugène et Jeanne Humbert ; contre leurs amis, médecins, journalistes, écrivains, syndicalistes, et également contre ceux des socialistes du moment qui se sont engagés dans cette ligue, tel Léon Marinot.

Télé-Censure

Au moment où la question du contrôle des naissances semblait s'être emparée de l'actualité française (rappelons la double page parue dans notre dernier numéro) une émission de télévision consacrée à ce sujet fut retardée puis interdite.

Deux producteurs de « Seize millions de jeunes », André Harris et Alain de Sédouy avaient eu l'excellente idée d'interviewer une gynécologue et un religieux. La séquence devait passer le jeudi 14 octobre (fort tard) sur la 2^e chaîne. Première décision de la direction de l'O.R.T.F. : l'émission est remise à la semaine suivante. Puis la direction se souvient qu'il existe un « comité de programme » et décide de s'en remettre à son « avis ».

Qui sont les censeurs ? Un pasteur ; Edmond de Billy ; des hommes bien connus des milieux de la politique ; André Diligent et Léo Hamon ; des gens bien connus des milieux de la presse : Jean-Pierre Dubois-Damée, directions des Informations catholiques internationales, Hélène Gordon-Lazareff, directrice d'Elle ; et quelques autres personnalités (?) catholiques ou non.

Ce beau monde transmet son avis à la direction. Et, finalement, personne ne verra davantage l'émission le jeudi 21 octobre que le jeudi précédent.

Suzanne Le Sueur-Capelle, gynécologue depuis 25 ans, membre du collège médical du Planning familial, auteur du livre *l'Union charnelle* (Nouvelles Editions Debresse, 1964), mère de cinq enfants et catholique pratiquante, ne comprend pas ce qui s'est passé à la T.V.

Et pourtant... Elle parlait du contrôle des naissances en compagnie d'un dominicain, le père Henri, auteur du livre *Morale et vie conjugale*. Elle a voulu porter témoignage.

« Aujourd'hui, il faut considérer le problème en face, m'a-t-elle dit. Il faut réhabiliter la vie du couple et son union. Nous sommes toutes concernées. »

« Je suis une catholique fervente et je crains, si l'Eglise ne révisé pas sa position, qu'elle ne perde de nombreux foyers. Je l'ai dit à la télévision parce que c'est vrai. J'ai voulu porter témoignage. J'ai dit aussi qu'il n'était pas possible de tout accepter. Par exemple, ce que le jésuite Naidenoff a osé écrire :

« L'idée que, par suite de difficultés de logement ou de raisons économiques, il sera difficile d'élever les enfants ne vient même pas à l'esprit, car la famille, si misérable soit-elle, est tout de même la famille. Même si l'enfant meurt de faim, il mourra entouré de tendresse, ce qui est mieux que de mourir anonymement avant la naissance. Le traumatisme, la blessure morale de la contraception est autrement plus grave. L'enfant meurt de malnutrition, mais son souvenir restera comme un petit éclair de lumière fugace et un bonheur passager ; mais un vrai bonheur. »

« Cela prouve bien l'existence de Dieu, n'est-ce pas ? Il faut évoluer. Depuis 1961, je demande régulièrement audience au Vatican. On me l'a toujours refusée. L'Eglise est-elle bien informée ? Il y a bien au Vatican une commission chargée d'étudier cette question mais pas une mère, pas une épouse, pas une femme n'a pu donner son avis. »

(Là, j'ouvre une parenthèse pour faire remarquer que le gouvernement français vient, lui aussi, de nommer une commission. Elle comprend 14 médecins de spécialités diverses mais PAS une femme.)

« Ce que j'ai dit à la télévision est conforme à ma position de médecin et de médecin chrétien. C'est un désir d'entraide, la volonté d'aider mon prochain. Il faut crier les choses en face. La loi de 1920 doit être révisée. Elle est aujourd'hui un non-sens. Il faut avoir le courage de dire ce que tout le monde ou presque pense tout bas. Il faut être sincère. » J.-L. GERARD.

Que préconisait cette fameuse Ligue ? Pour votre information, et pour nous la remettre en mémoire, voici la déclaration de principes de nos camarades :

« Répandre les notions exactes de sciences physiologiques et sociales permettant aux parents d'apprécier les cas où ils devront se montrer prudents quant au nombre de leurs enfants, et assurant sous ce rapport, leur liberté et surtout celle de la femme. »

« Lutter contre toutes fâcheuses interprétations, légales ou administratives, de la propagande humanitaire de la Ligue. »

« Enfin, et en général, faire tout ce qui est nécessaire pour que tous les humains connaissent bien les lois tendancielles de l'accroissement de la population, leurs conséquences pratiques, et les moyens de lutte scientifiques contre d'apparentes fatalités, afin qu'ils deviennent plus heureux et par conséquent meilleurs. »

Vous voici informés, Messieurs les Candidats. Mais sachez également que cette Ligue a été créée à Paris en 1896, par les anarchistes Paul Robin, Gabriel Giroud, Jean Marestan, Manuel Devaldes, Eugène Humbert.

Qu'elle était soutenue par les anarchistes Sébastien Faure, Laurent Tailhade, Aurèle Pataforni, P.-M. Roinard, C.-A. Laisant, par les anarcho-syndicalistes et les syndicalistes révolutionnaires de la C.G.T., dont on vient de fêter le soixante-dixième anniversaire.

Et j'en oublie, excusez-moi auprès de leur mémoire. Voyez-vous, Monsieur Mitterrand, si vous avez vingt-quatre heures d'avance sur M. T.-V. et quarante-huit sur M. Antier et sur le Pouvoir établi, vous avez avec eux soixante-dix ans de retard sur les anarchistes, qui, dès 1895, avaient posé le problème et, sans tarder, engagé l'action.

D. LAMBERT.